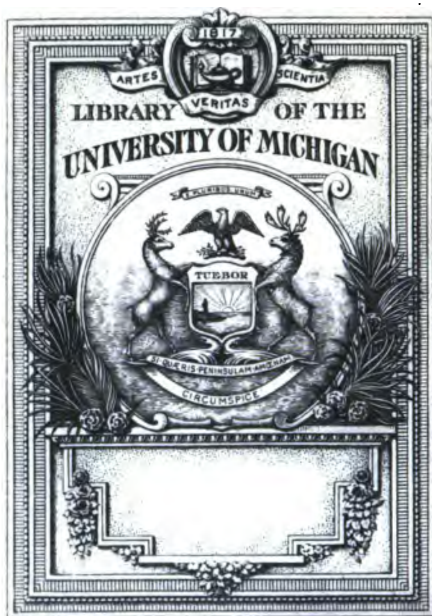

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FOSSE,

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

NOMS DES LIBRAIRES

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

La Fosse, Antoine de, sieur d'Aubigny

LES

ŒUVRES DE MONSIEUR DE LA FOSSE,

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de ses Poësies diverses.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

Des Piéces contenues dans le second Volume.

CORÈSUS
ET
CALIRRHOÉ,

TRAGEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois
en 1703.

PRE'FACE.

L'HISTOIRE qui fait le ſujet de cette Tragédie, eſt ſi extraordinaire & ſi remarquable, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi peu connue. Le Guarini qui l'avoit tirée de Pauſanias, d'où je l'ai priſe, en a paré le commencement de ſon *Paſtor fido*, & en a fait l'origine des malheurs qui affligeoient l'Arcadie, dans le temps de l'action que ſon Poëme repréſente. Il y a pourtant fait quelques changemens. Par exemple, il a mis l'Arcadie au lieu de l'Etolie, & il a changé les noms de Coréſus & de Calirrhoé en ceux d'Amintas & de Lucrine. Vigenere dans ſes annotations ſur Philoſtrate, & Spon dans ſon Voyage en Grece rapportent l'hiſtoire tout au long.

Comme Pauſanias ne marque point dans quel ſiécle, ni ſous quel régne elle s'eſt paſſée, je me ſuis cru diſpenſé de faire plus que lui. J'ai embraſſé dans mon Ouvrage tout ce qu'il dit ſur cet évenement, & j'y ai ajouté de moi l'Epiſode d'Agenor & d'Anaxile. J'ai été obligé de changer quelque choſe au perſonnage de Calirrhoé. Je l'ai fait infidelle & parjure, à l'exemple de Guarini, au lieu

que dans l'original grec, elle est accusée seulement d'être insensible. Et cela parce que selon notre morale, à laquelle j'ai dû m'accommoder, l'insensibilité dans le cœur d'une jeune fille est plutôt une vertu à imiter, qu'un vice à punir. Or un des principaux préceptes de la Tragédie, est de n'y point faire paroître de personnage tout-à-fait vertueux qui ait une fin malheureuse, ce que j'ai évité dans celui de Calirrhoé, en la représentant coupable d'un parjure, qui est un vice plus commun, & reconnu pour tel dans tous les Pays du monde. Selon la Religion de Pausanias, il n'y avoit rien à changer au caractére de Calirrhoé, pour faire une Tragédie réguliére, parce que dans cette Religion, on adoroit des Dieux, qui n'étoient pas favorables aux insensibles, & entr'autres Bacchus qui étoit le Dieu tutélaire des Calydoniens, chez qui cette action s'est passée. Peut-être même a-t-elle été imaginée pour établir, ou confirmer cette opinion.

Quant à Corésus, que j'ai peint comme un homme d'une vertu ferme & sévére, j'ai eu soin d'y mêler le défaut d'une colére trop emportée, qui lui fait demander à la Divinité, dont il est le Sacrificateur, une vengeance dont il est lui-même la victime.

Je laisse au Lecteur non prévenu à juger

de cette Piece, & je ne répondrai point à quantité d'objections qu'on y a faites, parce que cela est inutile. Je crois qu'on en pouvoit faire de très-solides : mais elles ne sont pas venues à ma connoissance ; car, à dire le vrai, toutes celles dont j'ai été informé, étoient très-faciles à détruire ; & j'en ai fait convenir tous ceux qui me les ont proposées, ou comme d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs.



ACTEURS.

ANTINOUS, Gouverneur de Calydon.

CALIRRHOE', sa Fille.

CORESUS, grand Sacrificateur de Bacchus.

ANAXILE, Niece d'Antinoüs.

AGENOR, Amant d'Anaxile.

IDAS, Confident d'Agenor.

ARBAS, Confident d'Antinoüs.

DORIS, Confidente de Calirrhoé.

CEPHISE, Confidente d'Anaxile.

LYDUS, de la suite d'Antinoüs.

UN GARDE.

La Scene est dans la Ville de Calydon, dans le Palais du Gouverneur.



CORESUS ET CALIRRHOÉ, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANAXILE, CEPHISE.

CEPHISE.



Madame, je sçai bien que la perte d'un pere,
Dans la nuit du tombeau rejoint à votre mere,
Offre un sujet trop juste à vos ennuis secrets ;
Et moi-même à vos pleurs je mêle mes regrets :

Je ſçai qu'un ſang illuſtre eſt tout ce qu'il vous laiſſe.
Mais quel eſpoir ici flate votre triſteſſe !
Quel aſyle pour vous que ce Palais pompeux,
Dont le Maître, attentif à prévenir vos voeux,
Commande en cette Ville, & par le choix du Prince
Préſide, en ſon abſence, à toute la Province !
Frere de votre pere il aime en vous ſon ſang,
Et ſur vous rejaillit la ſplendeur de ſon rang.
Calirrhoé ſa fille, imitant ſa tendreſſe,
Oppoſe ſes bontés au malheur qui vous preſſe.
L'hymen qui doit l'unir au ſort de Coreſus,
Vous-même le voyez, ne l'occupe pas plus ;
Et vous ne voulez pas, dans tous ces avantages,
De la faveur des Dieux ſentir les premiers gages.

ANAXILE.

Ah, Cephiſe ! il eſt vrai, le ſort depuis deux jours
De Protecteurs puiſſans m'offre ici le ſecours ;
Et quoiqu'à ma diſgrace encor toute nouvelle,
On pût attribuer l'éclat de ce grand zéle,
Je crains peu que des cœurs ſi grands, ſi généreux
M'abandonnent jamais à mon ſort malheureux ;
Mais envain leur bonté dans un ſi doux aſyle
Croit adoucir les maux de la triſte Anaxile ;
En vain par leurs bienfaits ils préviennent mes voeux,
Lorſqu'il y manque un bien qui ne dépend pas d'eux,

Et tel que si les Dieux m'en ôtent l'espérance,
La fin de mes malheurs n'est plus en leur puissance.

CEPHISE.

Et quel est ce bonheur, Madame, que les Dieux...

ANAXILE.

J'ai caché mon secret, Cephise, à tous les yeux;
Mais je sens que mes maux redoublent à les taire,
Et j'offense ta foi par un trop long mystére;
Ecoute-moi. Ton zele alarmé de mes pleurs
Te rend ingénieuse à flater mes douleurs;
Ta colére n'en veut qu'au sort impitoyable.
Cephise, croirois-tu que ce cœur déplorable,
Lui-même avec le sort conspirát en ce jour,
Victime dévouée aux rigueurs de l'amour?

CEPHISE.

Vous m'étonnez sans doute; & pour qui donc, Madame,
Prenez-vous tant de soin à cacher votre flamme?

ANAXILE.

Ah! ce n'est pas son nom qui me l'a fait cacher:
Il n'est rien qu'à mon choix on puisse reprocher.
Son mérite, le sang dont il tient la lumiére,
Justifieroit l'amour de l'ame la plus fiere:
Mais la fortune enfin, par une dure loi,
Lui fut de ses faveurs avare comme à moi.

L'un & l'autre certains du désaveu d'un pere ;
Nous cachâmes nos feux sous un profond mystére.
Nul éclat, nul témoin ne l'a produit au jour.
La contrainte, Cephise, irritoit notre amour ;
Et comme enfin toujours quelque espoir favorable,
Jusqu'au bord du tombeau, luit au plus misérable,
Nous nous flations qu'un jour le sort moins rigoureux
Mettroit l'un en état de rendre l'autre heureux.
Bientôt aux Argiens la guerre déclarée,
Sembla nous en montrer l'espérance assurée.
Le Roi part ; mon amant accompagne ses pas,
Et cherche sous ses yeux la gloire & les combats.
Combien dans ses adieux éclata sa tendresse !
D'abord ardent, soigneux, fidéle à sa promesse,
Ses Lettres en secret m'assuroient chaque jour
Contre l'absence, hélas ! si funeste à l'amour ;
De ses succès divers me tenoient informée.
Et quel sujet de joie à mon ame charmée !
Quand j'appris que déja les essais de son bras
Lui gagnoient la faveur du Prince & des soldats !
Quel plaisir pour un cœur dont l'amour est extrême,
D'ouir toutes les voix élever ce qu'il aime !

Que le mien en secret s'applaudit de ses feux !
Qu'un doux espoir enfin me flata pour tous deux !
Mais, ô revers fatal ! ô cruelle surprise !
Depuis un mois entier, son silence, Cephise,
Me livre à des soupçons, pires que mille morts,
Et qui de ma raison épuisent les efforts.
Je sens que je succombe à mon impatience.
Mais quittons ce discours : Calirrhoé s'avance.

SCENE II.

CALIRRHOE', ANAXILE, CEPHISE.

CALIRRHOE'.

C'Est trop chercher, Madame, à jouir de vos pleurs.
Ma sincére amitié, que touchent vos malheurs,
Rougit de ne vous voir attacher vos pensées
Qu'aux vains ressouvenirs de vos douleurs passées,
Et vient vous faire part, pour en rompre le cours,
D'un secret qui contient le bonheur de mes jours.

ANAXILE.

Madame, l'amitié qui nous joint l'une & l'autre.

Me fait trouver du moins mon bonheur dans le
vôtre.
Par là de mon destin je trompe la rigueur.
Mais quel est ce secret, dont vous flatez mon
cœur ?
Sans doute ce n'est pas cet illustre hyménée,
Dont Corésus attend & presse la journée.
Tout Calydon le sçait. Par quels autres bienfaits
Le Ciel a-t-il pour vous prévenu mes souhaits ?

CALIRRHOE'.

Par un bienfait suprême, où je n'osois prétendre,
Que Calydon ignore, & qui vous va surprendre ;
C'est en rompant l'hymen dont vous parlez.

ANAXILE *à part.*

O Dieux !

CALIRRHOE'.

Vous m'allez croire un cœur volage, ambitieux,
Qu'éblouit la faveur, que la fortune entraîne,
Digne objet à vos yeux de mépris & de haine.
Que ces noms, juste Ciel ! s'ils m'eussent été dûs,
M'auroient sauvé de pleurs en secret répandus !
Qu'ils sont bien démentis dans le fond de mon
ame !
Avec tout Calydon vous connoissez, Madame,
Ce Héros dont le bras guidé par sa valeur,

Du beau ſang, dont il ſort, releve le malheur,
Qui du Prince chéri, ſemble ſeul dans l'armée
Occuper maintenant toute la renommée ?
Agenor, en un mot ?

ANAXILE.

Oui, Madame.

CALIRRHOE'.

C'eſt lui,
Que le Ciel pour époux me deſtine aujourd'hui.

ANAXILE.

Agenor ?

CALIRRHOE'.

Je l'aimois, s'il faut que je le diſe,
Avant qu'à Coréſus mon pere m'eût promiſe.
Je ne me donne enfin qu'à mon premier Vainqueur.

ANAXILE *bas.*

Qu'entends-je ? Ah! cachons bien le trouble de mon cœur. *Haut.*
Vous me l'aviez prédit, vous m'étonnez, Madame,
Non de voir qu'Agenor ait pû toucher votre ame.
L'amour a des momens qu'on ne peut éviter.
Mais d'où vient que vos feux ont tant craint d'éclater ?

Pourquoi cette contrainte à votre ame imposée ?

CALIRRHOE'.

J'appréhendois l'éclat d'une amour méprisée.

ANAXILE.

Vous ?

CALIRRHOE'.

Oui : de mon penchant admirez le pouvoir:
Mon cœur à Corésus défendoit tout espoir.
Vainement à mes yeux il offroit, pour me plaire,
Le rang que dans ces lieux il tient après mon pere ;
Son sang, mille vertus, la dignité, le nom
De Ministre du Dieu qu'adore Calydon ;
Tous ses soins redoubloient ma rigueur combattue.
Le hazard offre à peine Agenor à ma vûe,
Dans tout mon sang émû je sentis s'allumer
Un feu, que ma raison négligea de calmer.
Et pourquoi m'imposer cet effort inutile ?
Tout montroit à mes yeux sa conquête facile ;
Son ame libre encor, l'infaillible moyen
De relever son sort en l'unissant au mien,
L'égalité du sang, cette foule importune
Qu'attirent malgré moi mes yeux & ma fortune.
Mais ô ciel ! quel affront humilia mon cœur !
Quel chagrin quand je vis mon superbe Vainqueur

Ou ne pas remarquer, ou mépriser peut-être
Tout ce que dans mes yeux les siens devoient connoître!
De mon cœur vainement je le voulus bannir:
Son aspect, son idée, ou quelque souvenir,
Y rappelloit bientôt ma fatale tendresse.
Le sort sembla prêter une aide à ma foiblesse;
La guerre contre Argos déclarée en ces lieux,
D'un Ingrat redouté vint délivrer mes yeux,
Il partit: je jurai d'en perdre la mémoire;
Et pour mieux assurer ce projet de ma gloire,
Je voulus dans mon cœur plein d'un dépit confus,
Aux froideurs d'Agenor opposer Corésus,
Je l'écoute, & bientôt on conclut l'hyménée,
Pour six mois cependant j'en remis la journée,
Soit qu'à regret encor mon cœur s'y préparât,
Soit que pour mon bonheur le Ciel me l'inspirât.
Déja nous approchions la fatale journée:
Jugez quelle nouvelle à mon ame étonnée!
Mon pere me fait voir une Lettre du Roi,
Où pour Agenor même il demande ma foi,

ANAXILE *à part.*

Ciel! Et l'espoir d'abord réveilla votre flamme?

CALIRRHOE'.

Aux plus doux des plaisirs j'abandonnai mon ame :
Je pensai qu'Agenor dans son sort malheureux,
Par fierté de courage, avoit caché ses feux,
Et n'en avoit voulu déclarer le mystére,
Que quand avec honneur il avoit cru le faire.
Enfin pour m'assurer un si charmant bonheur,
Je conjure mon pere, à qui j'ouvre mon cœur,
D'aller de Corésus retirer sa promesse;
Et mes pleurs d'autant mieux excitent sa tendresse,
Qu'il voit dans Agenor le favori du Roi,
Dont il gagne l'appui, s'il l'unit avec moi,
Sa vertu lui répond d'une faveur durable.
Que vous dirai-je enfin ? tout me fut favorable,
L'hymen va pour jamais m'assurer mon Amant.

ANAXILE.

Et que dit Corésus de votre changement ?
Sçait-il de son amour la disgrace cruelle ?

CALIRRHOE'.

Non : il doit dans ce jour en sçavoir la nouvelle,
Il en va par mon pere apprendre le sujet.
J'en sens, je vous l'avoue, un déplaisir secret;
Et ma félicité par-là n'est point pafaite:

Mais

Mais dans quelques chagrins qu'un tel remords me
jette,
Quel regret plus cruel seroit-ce pour mon cœur,
D'avoir laissé moi-même échaper mon bonheur!
Quel supplice pour moi dans ce juste reproche!

ANAXILE.

Ainsi tout se prépare, & votre hymen s'approche;

CALIRRHOE'.

Sans doute; & de l'armée il arrive aujourd'hui,
Pour en presser l'instant trop différé pour lui.
C'est le Roi qui l'envoie: instruit de sa venue,
Mon pere doit bientôt l'amener à ma vue.
Je vais le recevoir: je ne vous presse pas,
Pour voir quel est mon choix, d'accompagner mes
pas.
Madame, je vois bien, à votre inquiétude,
Que vous voulez jouir de votre solitude.
Je ne vous contrains point, & je vais vous quit-
ter:
Mais croyez, quelque amour qui me puisse fla-
ter,
Qu'il ne peut affoiblir dans mon ame fidelle
Les droits d'une amitié parfaite & mutuelle.

SCENE III.

ANAXILE, SEPHISE.

ANAXILE.

QUOI? moi, que je la ſuive, & contraigne mes yeux,
A voir de ſon bonheur l'appareil odieux!
Que ma confuſion éclate devant elle!
Cephiſe, as-tu conçu ma diſgrace cruelle!

CEPHISE.

Oui, je vois qu'Agenor eſt celui dont la foi....

ANAXILE.

Quels tranſports elle a fait éclater devant moi!
O Dieux! que ſon amour, que ſon bonheur l'enchante!
Combien de mon perfide elle paroît contente!
Ah! malgré l'amitié que me juroit ſon cœur,
Que ſa joie excitoit ma haine & ma fureur:
Quel ſupplice eſt l'aſpect d'une rivale aimée!
Hélas! je viens ici, par le ſort opprimée,
Chercher des Protecteurs contre ſes traits mortels.
Quels ennemis ailleurs me ſeroient plus cruels?

O qui m'arrachera d'un si funeste asyle!

CEPHISE.

Madame reprenez un visage tranquille.
Corésus vient.

ANAXILE.

Sortons, tâchons par tous nos soins
D'aborder le Perfide, & l'ouir sans témoins.

SCENE IV.

CORESUS, ANAXILE, CEPHISE.

CORESUS.

MADAME, quels malheurs....

ANAXILE.

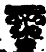
Quand vous sçaurez le vôtre,
Vous serez peu frapé, Seigneur, de ceux d'un autre.



SCENE V.

CORESUS *seul.*

QUE me veut-elle dire ? & quel est le malheur,
Qu'elle veut par ces mots annoncer à mon cœur ?
Qu'ils ont un rapport juste à la crainte secrette,
Qu'un avis a jetté dans mon ame inquiéte !
Quoi donc ! Oubliroit-on ce que peut dans ces lieux
L'Interprete des Loix, le Ministre des Dieux ?
Que c'est à moi sur-tout de venger les injures,
Qu'à leur pouvoir sacré font les ames parjures ?
Je viens m'en expliquer, & sans rien négliger....
Ah ! s'il faut que l'Ingrate ait osé m'outrager !
Mais j'ai fait avertir Antinoüs son pere ;
Et je vais par lui-même éclaircir ce mystére.
Il approche.....



SCENE VI.

ANTINOUS, CORESUS.

CORESUS.

Seigneur, je viens vous informer
Du bruit le plus cruel qui me pût alarmer.
On dit que dans ce jour, & par votre aveu même,
Un Rival à mes voeux ravit tout ce que j'aime.

ANTINOUS.

Jamais trouble en effet ne fut égal au mien.
Le Roi pour Agenor m'écrit lui-même.

CORESUS.

Hé bien!
Quel embarras si grand, quelle peur vous arrête?
N'aviez-vous pas, Seigneur, une réponse prête?
Pouviez-vous pas d'abord faire sçavoir au Roi,
Qu'un serment à mes voeux engageoit votre foi?
Un serment que d'abord mon amour vous fit faire
Sur les Autels du Dieu que Calydon révére?

N'ont-ils qu'un vain pouvoir, qu'un nom imaginaire ?
Suivez votre dessein, méprisez ma colére :
Cherchez votre bonheur dans votre changement.
Mais je ne vous rendrai jamais vôtre serment.
Redemandez-le aux Dieux, attestés par vous-même ;
Changez à votre gré leur volonté suprême :
Faites-leur voir qu'il est, pour dégager nos cœurs,
Des droits chez les Mortels plus sacrés que les leurs,
Un tribunal plus saint, plus juste, plus à craindre,
Et moi, qui ne vois qu'eux à qui je puis me plaindre,
Je vais avec éclat conjurer leur courroux ;
De prouver leur justice en me vengeant de vous.

ANTINOUS.

Dans nos vœux incertains, aveugles que nous sommes,
Les Dieux n'épousent point les passions des hommes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, IDAS.

IDAS.

C'En eſt donc fait, Seigneur, & vous allez la voir?
Malgré tous les périls que vous pouvez prévoir,
Vous allez ſoutenir les larmes d'Anaxile?

AGENOR.

J'ai fait pour m'en défendre un effort inutile.
Un refus obſtiné tiendroit d'un cœur ingrat,
Et pouſſeroit le ſien peut-être à quelque éclat;
Il faut de ſon courroux calmer la violence.

IDAS.

Mais vous, répondez-vous de votre réſiſtance?
Devant ſes yeux, Seigneur, pourrez-vous bien ſonger
A tout ce qui vous force à vous en dégager?
Que le ſuccès aſſure, ou rompt votre fortune;
Et que l'amour enfin, dont une ame commune

Se fait gloire souvent d'écouter les conseils,
Ne doit point disposer du sort de vos pareils ?
La gloire d'un Héros n'est pas d'être insensible:
Mais quand les yeux fermés sur sa perte infaillible,
Des plaisirs de l'amour sa fortune est le prix,
Il est à tous les yeux un objet de mépris.
On plaint peu des malheurs qu'il a choisis lui-même :
Trop heureux, si toujours dans son erreur extrême,
Son cœur, paisible au moins pouvoit se délivrer
Des regrets éternels qu'il s'osa préparer.

AGENOR.

Ah ! que dans ce moment ta juste défiance,
D'Anaxile sur moi connoît bien la puissance !
Quel penchant, juste Ciel, me soumit à ses loix !
Quels combats j'ai rendus ! Déja plus d'une fois
Je me suis en secret reproché la foiblesse
D'avoir conçu pour elle une vaine tendresse,
Qui, loin de la servir, écartoit de son cœur
Tous ceux dont la fortune auroit fait son bonheur.
Moi-même qui sorti de Héros dont la gloire
Dans Calydon encor fait aimer leur mémoire,
Qui tout plein des grandeurs d'une illustre maison,

Dont je m'étois flatté de relever le nom,
Souhaitois, cher Idas, qu'à mon ardeur guerriére,
Le ſort ouvrît un jour une noble carriére;
Combien j'appréhendois que bornant mon deſtin,
Un hymen malheureux m'en fermât le chemin!
Mais comment à ſes yeux pouvoir vaincre ma flamme?
Dans ces troubles ſecrets qui déchiroient mon ame,
Je vis Calirrhoé. Ses yeux doux & flatteurs
Sembloient m'offrir un ſort brigué par mille cœurs.
Tu le crus comme moi. Que ne fis point ton zele,
Pour engager mes vœux à ſe tourner vers elle!
Par combien de raiſons tu m'y voulus porter!
Mais il falloit un cœur qui pût les écouter.
Tout cédoit dans le mien aux beaux yeux d'Anaxile,
Et tout ce qu'y faiſoit ma raiſon inutile;
N'étoit que d'ajouter de pénibles combats,
Aux tourmens d'un amour qu'elle n'étouffoit pas.

IDAS.

Je m'en ſouviens, Seigneur, & quel ſort favorable
Vint appuyer pour vous mon zele ſecourable:
La guerre contre Argos jurée en ces Etats

Emporta loin d'ici votre amour & vos pas.
J'espérai tout, Seigneur, du secours de l'absence.

AGENOR.

Et moi je me flattai d'une double espérance,
Ou bien par mes exploits de trouver le moyen
De faire quelque jour son bonheur & le mien,
Ou des rigueurs du sort appellant à la gloire,
Par un trépas fameux assurer ma mémoire.
Le succès, cher Idas, a passé mes souhaits.
Le Roi m'encouragea par ses premiers bienfaits,
M'offrit contre mon sort un appui salutaire;
Et sans m'avoir instruit de ce qu'il vouloit faire,
Trop sûr que ses desirs me serviroient de loi,
Lui-même il demanda Calirrhoé pour moi.

IDAS.

Ne lui dites-vous pas, Seigneur, qu'une autre chaîne?...

AGENOR.

C'étoit pour un Monarque une raison trop vaine.
Je lui dis seulement que par Antinous
Elle étoit engagée aux voeux de Corésus.
Je le sçai, me dit-il; mais des raisons pressantes
Me font craindre aujourd'hui deux maisons trop puissantes.

Je veux par ton hymen en rompre les liens.
Sers les desseins d'un Roi, qui servira les tiens.
Sur ce secret, Idas, garde bien le silence.
Honoré de son choix & de sa confiance,
Mon zele convaincu n'eut rien à repliquer:
Et s'il faut que mon cœur ose ici s'expliquer,
L'ambition alors, séduisant mon courage,
Me fit de mon bonheur une si haute image,
Me le peignit si grand, que j'osai l'accepter,
Sans songer aux tourmens qu'il m'en pourroit coûter.
Je crus pouvoir alors étouffer ma tendresse;
Je cherchai toutefois une aide à ma foiblesse:
Je voulus, par l'effort d'un silence affecté,
Qu'Anaxile comprît mon infidélité,
Afin qu'à mon retour contre moi prévenue,
Son dépit m'épargnât le péril de sa vue.
Du camp, sans l'avertir, j'arrive dans ces lieux,
Pour presser un hymen que troubleroient ses yeux.
Mais, ô vaine prudence! ô rencontre fatale!
A peine je venois de quitter sa Rivale,
J'apprends, par un billet qu'elle me fait tenir,
Qu'elle habite en ces lieux, & veut m'entretenir.
Par ce fatal écrit d'une main si chérie,
Mon feu s'est réveillé dans mon ame attendrie.

Je n'ai pu sans pleurer reconnoître ses traits ;
Sa redoutable idée, avec tous ses attraits,
Dans mon esprit charmé d'abord est revenue.
Juge, ami, si j'ai lieu de craindre ici sa vue;

IDAS.

Pourquoi donc en ces lieux, Seigneur, la cherchez-vous ?
Pourquoi si foible encor vous livrer à ses coups ?
Sortons. Que craignez-vous de toute sa colere ?
Que de vos feux par-là n'éclate le mystere ?
Dites qu'ils sont éteints. En pourra-t-on douter,
Quand on verra, Seigneur, vos soins à l'éviter ?
Calirrhoé croira que sa beauté fatale,
Pour régner dans votre ame, en chasse une Rivale.
Elle s'applaudira du pouvoir de ses yeux,
Et tiendra son triomphe encor plus glorieux.

AGENOR.

Moi, payer d'un tel prix les bontés d'Anaxile !
Mon cœur à l'offenser ne fut que trop facile :
J'en ai honte ; & s'il faut la quitter en ce jour,
Ce sera sans chercher un indigne détour.
Sans vouloir d'une feinte appuyer ma défense ;
Et tu vas en juger. Je la vois qui s'avance.

SCENE II.

AGENOR, ANAXILE, CEPHISE, IDAS.

ANAXILE.

Ne vous alarmez point, Seigneur, de mon abord;
L'espoir de vous toucher & de changer mon sort
Ne me fait point ici chercher votre présence.
De mes pleurs désormais je vois trop l'impuissance,
Pour vouloir arracher de votre cœur charmé,
Le dessein éclatant que vous avez formé.
Il est trop avancé pour le pouvoir détruire.
Je vous viens seulement supplier de m'instruire,
Comment de votre honneur vous accordez la loi,
Avec les sentimens qui m'ôtent votre foi:
Par quel secret un cœur avec si peu de peine
Se défait, quand il veut, d'une si forte chaîne.
Voudriez-vous, Seigneur, m'en laisser tout le poids,
Quand d'une autre en ces lieux vous avez fait le choix?

AGENOR.

Moi, que je vous apprenne un ſecret que j'ignore !
Ah ! m'accablent les Dieux que l'Etolie adore,
S'il eſt rien juſqu'ici qui vous ôte mon cœur ;
Si rien jamais ſans vous peut faire mon bonheur :
Mais dans l'état préſent de mon ſort & du vôtre,
Que pouvons-nous, Madame, eſpérer l'un de l'autre ?
Et pourra-t-il changer, ſi j'offenſe le Roi,
En rompant les deſſeins qu'il a formés pour moi ?
Qui ſçait où mes refus porteroient ſa vengeance ?
Combien vous coûteroit ma funeſte conſtance ?
Et ſeroit-il d'un coeur bien grand, bien généreux,
De vous envelopper dans mon ſort rigoureux ?
Flétrirois-je mon nom d'une tache ſi noire ?
Et ne vaut-il pas mieux à vous, à votre gloire,
Sacrifier ma flamme, & me faire une loi ?....

ANAXILE.

Quel ſacrifice, ô Dieux ! qu'on m'offre malgré moi !
Dont moi-même je ſuis la fatale victime !
Et que me ſert l'effort de ce cœur magnanime,
Qui pour des maux douteux, que craint peu mon amour,
Me ravit le ſeul bien, pour qui j'aimois le jour !

Qui par son changement me veut prouver son zéle,
Et croit m'abandonner, sans qu'il soit infidéle ?
O de mon vain espoir succès trop malheureux !
Pour vos prospérités j'ai formé mille voeux.
Le Ciel les a remplis ; mais sa rigueur extrême
En tourne maintenant l'effet contre moi-même.
Dois-je m'en acquitter ? Un autre en a le fruit.
Rendrai-je grace aux Dieux de mon espoir détruit ?
Dois-je de leurs bienfaits célébrer la mémoire,
Parce que je vous perds heureux & plein de gloire ?
Mais croyez-vous, Seigneur, par ce nouveau lien,
Vous préparer un sort moins triste que le mien ?
Quelle douce vengeance à mon ame jalouse !
Selon votre discours, vous prenez une Epouse,
Dont la fortune seule a pour vous des appas.
Elle va se donner à qui ne l'aime pas.
Vous trahissez les feux du coeur le plus fidéle :
Elle trompe un Héros qui soupiroit pour elle.
Vous ne sçauriez, épris de ses nouveaux attraits,
Lui faire des sermens que vous ne m'ayez faits.
Ceux dont elle vous flatte en trompérent un autre.
Que peut faire sa foi pour rassurer la vôtre ?

Et comment, sans amour, avez-vous espéré
Tromper long-temps son cœur par l'amour éclairé ?
Quels sujets éternels d'ennui, de défiance,
Va fournir à tous deux une telle alliance ?
Qu'ils vont empoisonner cette félicité,
Dont en me trahissant vous vous étiez flatté !

AGENOR.

Je les ai tous prévus, j'en ai frémi dans l'ame ;
Et par-là vous devez comprendre au moins, Madame,
Qu'entraîné malgré moi, sous un joug rigoureux,
Mon cœur ne change pas pour être plus heureux ;
Qu'un pouvoir souverain me force, me surmonte :
Un pouvoir qu'un grand cœur ne brave qu'à sa honte.
Le devoir ; oui, j'ai beau m'en plaindre & soupirer...

ANAXILE.

Ainsi donc pour jamais il faut nous séparer ?

AGENOR.

Ah, cruelle pensée où mon esprit s'égare !

ANAXILE.

Hé quoi, vous soupirez de cet arrêt barbare !
Et vous me l'annoncez ! Par ce soupir, Seigneur,
Sentez à quels périls s'engage votre coeur.
D'ambitieux conseils ont trop sçu vous séduire.
Ah ! si pour vous troubler un mot a pu suffire ;
Si ce malheur de loin vous porte de tels coups,
A le voir achevé vous sera-t'il plus doux ?
Quels regrets ! quels retours d'inutiles tendresses,
De votre ambition démentant les promesses,
Sçauront faire à ce coeur trop tard désabusé,
Sentir le prix du bien qu'il aura refusé !
Quel autre en pourrez-vous accuser que vous-même ?
Qui vous plaindra, Seigneur, en ce malheur extrême ?
Est-ce moi, qui par vous en sens un plus affreux ?
Qui vois en d'autres mains l'objet de tous mes voeux ?
Adieu : souvenez-vous que dans votre disgrace,
Anaxile en votre ame eut jadis quelque place,
Et qu'enfin vous songez à vous en dégager,
Aux premieres faveurs du sort, qui peut changer.

AGENOR.

Ah, Madame, arrêtez. Ma foiblesse prévue,
M'avoit fait avec soin éviter votre vue;
Et je sens bien ici que pour vous résister,
Mon cœur jusques au bout la dévoit éviter.
Votre propre intérêt m'avoit pourtant fait croire,
Que vous-même appuiriez le parti de ma gloire;
Mais vous la flétrissez par un honteux soupçon.
Allons, que l'avenir me fasse grace ou non,
C'est à vous que je veux prouver ma foi sincere.
Oui, de Calirrhoé je vais trouver le pere,
Reculer notre hymen pour vous laisser le temps
De peser avec soin mes motifs importans;
Et quoique là-dessus vous me puissiez prescrire,
J'en atteste les Dieux, vous m'y verrez souscrire,
Dussé-je sur ma tête attirer en ce jour
Tous les malheurs par-là qu'a prévus mon amour.

ANAXILE.

Seigneur, un tel discours, en l'état où vous êtes,
Sans doute doit flatter mes alarmes secrettes:
Pardonnez toutefois à mes soupçons jaloux;
En me donnant du temps, peut-être croyez-vous
Que dans mon cœur enfin ma raison ramenée,

Ne voudrai point troubler votre heureux hyménée,
Que j'oublirai pour vous l'intérêt de mes feux :
Mais c'est trop exiger de ce cœur malheureux,
De vouloir que tout prêt de perdre ce qu'il aime,
Entre les mains d'un autre il le livre lui-même.
C'est un effort, Seigneur, trop pénible pour moi ;
Et ma Rivale enfin recevant votre foi,
N'en goûtera pas moins un sort doux & tranquille,
Quand il n'y manquera que l'aveu d'Anaxile.
Car enfin c'est à quoi rien ne me peut forcer :
Je vous en avertis, c'est à vous d'y penser.

SCENE III.

AGENOR, IDAS.

AGENOR.

NON, non, ne craignez rien. Votre doute m'outrage,
Et je vais pour jamais vous ôter tout ombrage.
Et quel Tigre à vos pleurs auroit pû résister ?

O Dieux ! quelle tendresse elle a fait éclater !
Dans son juste courroux quelle douceur extrême !
A quel rare bonheur je renonçois moi-même !
Vains désirs de grandeur, vous m'aviez trop séduit.
Je déteste le piége où vous m'avez conduit.
De la faveur du sort quel bien pouvois-je attendre,
Qui fût du prix d'un cœur si fidéle & si tendre ?
Et je pourrois le perdre ? Allons ne tardons plus,
Et pour me dégager cherchons Antinous.

SCENE VI.

ARBAS, AGENOR, IDAS. UN GARDE.

ARBAS.

Un revers imprévu trouble votre hyménée,
Seigneur. Toute la ville aux larmes condamnée,
Eprouve en ce moment la colere des Dieux.
Au nom d'Antinous je vous cherche en ces lieux.
Il vous demande. Allez, partez en diligence,
Vos soins seconderont son zéle & sa prudence.

AGENOR.

Quel est donc ce malheur ? Quel important souci ?...

ARBAS.

Ne perdez point de temps à m'écouter ici.
Ce Garde jusqu'à lui soigneux de vous conduire,
Dans la route, Seigneur, sçaura vous en instruire.

SCENE V.

ARBAS *seul.*

O Jour pour Calydon à jamais douloureux !
Qui passe les horreurs des maux les plus affreux !
Devant Calirrhoé comment pourrois-je faire
Le récit d'un malheur à tous ses vœux contraire ?
Mais je la vois.



SCENE VI.

CALIRRHOE', ARBAS.

CALIRRHOE'.

QUEL bruit est par-tout répandu ?
Quel sujet fait courir tout le peuple éperdu ?
Quels sont ces cris, Arbas, que je ne puis comprendre ?
Et d'où naissent ces pleurs que je te vois répandre ?

ARBAS.

Ah, Madame ! écoutez un triste évenement,
Qui s'en va vous combler d'horreur, d'étonnement.
On vous a raconté quel ravage effroyable
Fit jadis en nos champs un monstre épouvantable,
Redoutable vengeur de Diane en courroux.
Tout ce qu'en a le temps fait passer jusqu'à nous,
N'a rien à comparer au prodige funeste,
Dont nous vient accabler la colere céleste.
Dans le temple prochain voué par nos ayeux

A la Divinité qui protége ces lieux,
Le triste Corésus offroit un sacrifice,
Et par ses voeux ardens imploroit sa justice.
Dieu puissant, disoit-il, si mon zéle jamais
T'offrit quelque victime au gré de tes souhaits,
Daigne ici le montrer, prends part à mon injure;
Venge-moi, venge-toi des mépris d'un parjure.
Ces mots, sa voix, son front inspiroient la terreur,
Et des larmes couloient de ses yeux en fureur.
Mais, ô prodige affreux qui n'eut jamais d'exemple!
A peine il a parlé, les colonnes du Temple,
Les murs en s'agitant semblent se dérober
Sous le faîte tremblant, & tout prêt à tomber.
Sur les vases sacrés l'Autel, qui se renverse,
Jette au milieu du vin le bucher qu'il disperse.
Et quel nouveau prodige augmente encor la peur!
Il s'en forme, il en sort une épaisse vapeur,
Qui, sans monter au Ciel, répand comme une nue
Son tourbillon fatal sur la foule éperdue.
En croiriez-vous l'effet? C'est un poison subit
Dont leur sang enflammé leur trouble à tous l'esprit.

La fureur s'en empare, & le regard farouche;
Le front pâle & livide, & l'écume à la bouche,
Ils sortent tous du Temple, & dans la Ville épars,
Avec des cris affreux courent de toutes parts.
A ceux qu'ils ont touché le mal se communique.
Rien ne peut arrêter cette fureur publique.
Tous ensemble mêlés, ne se connoissant pas,
Ils se livrent entr'eux les plus cruels combats,
Ou d'un embrasement ils menacent la Ville.
Tout s'enfuit devant eux. On se fait un asyle
Des maisons & des tours, & des Temples des Dieux.
Le trouble, la terreur, la mort régne en tous lieux,
Et présente aux regards l'affreuse destinée
D'une Ville au Vainqueur en proie abandonnée.

CALIRRHOÉ.

O Ciel! qu'ai-je entendu!

ARBAS.

Votre pere à ce bruit
Part, accourt vers le Temple où sa garde le suit.
Quel désordre, grands Dieux! quel spectacle l'étonne!

Tout le peuple lui crie, & lui-même il ordonne,
Qu'au plus prochain Oracle on coure s'adresser,
Pour sçavoir les moyens de le faire cesser.
Lydus y vole : Et moi, tandis que votre pere
Emploie à d'autres soins son zéle salutaire,
Je viens vous raconter ce funeste succès,
Et fermer en entrant les portes du Palais.

CALIRRHOE'.

O malheur sans exemple ! ô prodige incroyable !
Quel crime allume ici ta foudre redoutable,
Juste Ciel ! Mon amour t'auroit-t'il irrité ?
D'une secrette horreur mon cœur est agité.
Mais que fait Agenor ? Son courage & son zéle
Dans ce désordre.....

ARBAS.

Il vient d'en sçavoir la nouvelle,
Et d'abord a couru dans ces pressans besoins
Se joindre à votre pere, & partager ses soins.
Que ne peuvent sur lui l'amour & la Patrie !

CALIRRHOE'.

Dieux puissans, conservez & l'une & l'autre vie.
Je vous offre la mienne. Et toi, cours, cher Arbas,
Va rejoindre mon pere, & ne le quitte pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTINOUS, ARBAS.

ANTINOUS.

QUOI? le peuple troublé de ce fatal prodige,
M'ose imputer, dis-tu, le malheur qui l'afflige?

ARBAS.

J'ignore s'ils ont tous le même sentiment ;
Mais soit que Corésus, offensé vivement,
Ait sçû dans les esprits semer cette croyance,
Pour engager leur haine à servir sa vengeance ;
Soit qu'eux-mêmes touchés des plaintes qu'en tous lieux
Il pousse contre vous, en attestant les Dieux,
Se sentent ébranlés par ce prodige horrible,
Qu'ils ont vû de si près suivre sa voix terrible ;
Il en est peu, Seigneur, à ne vous point tromper,
Que cette idée au moins ne paroisse frapper.

ANTINOUS.

C'est une idée, Arbas, dont l'apparence est vaine.
Si des Dieux en effet je méritois la haine,
Leur foudre jusqu'ici soigneux de m'excepter
Sur un peuple innocent iroit-il éclater ?
Je sçai qu'en plus d'un lieu, même en cette Province,
Souvent sur les sujets ils ont puni le Prince :
Mais de ce titre enfin qu'ai-je à craindre pour moi,
Puisque de ces Etats je ne suis pas le Roi ?

ARBAS.

Non, Seigneur ; mais le peuple expliquant sa pensée
Croit aussi que des Dieux la majesté blessée,
Punit par-là le Roi, dont l'ordre criminel
Vous fit rompre un serment si saint, si solemnel.
Et quant à vous, Seigneur, n'eussiez-vous pour supplice
Que ce spectacle affreux qu'étale leur justice,
Tous ces combats, ces cris....

ANTINOUS.

Ils me percent le cœur :
Mais enfin, cher Arbas, je n'en suis pas l'auteur.
Le coupable, crois-moi, c'est Coréssus lui-même,

Qui veut forcer des Dieux la majesté suprême,
A venger sans raison un amour que sa foi
Devoit sacrifier aux ordres de son Roi.
Hé quoi ! n'as-tu pas vû leur sévere justice
Rejetter hautement son fatal sacrifice,
Et comme criminels traiter sans nul égard,
Ceux qui par leur présence y sembloient prendre part ?
Châtiment toutefois, hélas, trop effroyable !
De quels chagrins mortels ce désordre m'accable !
Pour y porter mes soins, précipitant mes pas,
Tout ce que j'ai pû faire, aidé de mes soldats,
C'est après un effort & long & difficile,
D'avoir pû repousser vers les murs de la Ville,
Tous ceux qui tourmentés du funeste poison,
Montroient, en nous fuyant un reste de raison.
J'en ai fait avec soin fermer les avenues.
Les plus désespérés dispersés dans les rues,
Ont été, sans réserve, en cette extrémité
Immolés, malgré nous, à notre sureté.
C'est maintenant aux Dieux, que ma douleur implore,
De m'inspirer ici ce qu'il faut faire encore.
Puisse bientôt Lydus, de l'Oracle chargé,
Me délivrer du trouble, où je me vois plongé.

Et que... Mais grace au Ciel, il vient; & son visage,
Ses pas précipités me sont un doux présage.

SCENE II.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

Rassurez-vous, Seigneur, & calmez vos esprits,
Nos malheurs vont cesser.

ANTINOUS.

Quoi? qu'as-tu donc appris?
Et quel est le bonheur que le Ciel nous annonce?

LYDUS.

La Prêtresse en mes mains remettant sa réponse,
Le calme à Calydon sera bientôt rendu.
Va, porte à Corésus ce billet attendu,
Dit-elle. C'est à lui d'en donner connoissance
Au peuple qui l'attend avec impatience.
Mais si tu l'ose ouvrir, ton trépas est certain.

ANTINOUS.

Ainsi donc Corésus l'a reçû de ta main.

LYDUS.

De cet ordre ſacré je n'ai pû me défendre.

ANTINOUS.

Hé bien, l'a-t-il ouvert ? Te l'a-t'il fait entendre ?

LYDUS.

Il l'a pris de mes mains avec empreſſement ;
Et quoiqu'il ne l'ait lû que des yeux ſeulement,
J'oſe vous aſſurer que d'un malheur extrême
Cet oracle fatal le menace lui-même,
Et qu'un trouble plus grand ne l'ébranleroit pas,
S'il avoit lû, Seigneur, l'arrêt de ſon trépas.
Juſtes Dieux ! eſt-ce ainſi que vous vengez mes larmes !
A-t-il dit, d'une voix qui marquoit ſes alarmes.
Tant de trouble, & ces mots m'ont fait appréhender
Qu'inſtruit ſeul de l'oracle, il voulût l'éluder,
Se ménager le temps d'une fuite ſoudaine :
Mais, Seigneur, là-deſſus ne ſoyez point en peine.
Me ſéparant de lui, j'ai par-tout répandu,
Que ſur votre deſtin l'Oracle étoit rendu,
Qu'aux mains de Coréſus je l'ai remis moi-même.

ANTINOUS.

Ta crainte eſt légitime, & ta prudence extrême.

Il

Il n'en faut point douter, l'Oracle est contre lui.
Quel bruit son fier courroux en feroit aujourd'hui,
Qu'il en triompheroit, s'il m'eût été contraire,
Et qu'il en eût bientôt publié le mystere!
Que veut-on?

SCENE III.

UN GARDE, ANTINOUS, LYDUS.

LE GARDE.

Corésus, Seigneur, veut vous parler.

ANTINOUS.

Corésus? Quel motif peut ici l'appeller?
Il peut entrer. (*Le Garde sort.*) Il vient me donner part peut-être,
De ce qu'il est contraint de faire à tous connoître,
Mais de moi désormais que peut-il souhaiter?

SCENE IV.

CORE'SUS, ANTINOUS.

CORE'SUS.

UN moment sans témoins pouvez-vous
m'écouter ?

ANTINOUS.

Oui ; qu'on nous laisse. Hé bien qu'avez-vous à
m'apprendre ?

CORE'SUS.

Les Dieux me vengent plus que je n'osois prétendre.
Le plus affreux péril vous menace en ces lieux.

ANTINOUS.

Moi ?

CORE'SUS.

Vous & votre fille.

ANTINOUS.

Et ma fille, grands Dieux !
Quel ordre, ou quel péril si grand, si manifeste.....

CORE'SUS.

Coupable envers les Dieux d'un parjure funeste,
Pouvez-vous ignorer quelle main vous poursuit ?
J'ai leur arrêt en main. Tremblez, cherchez sans bruit
Les moyens de jouir avec pleine assurance
Des foiblesses d'un cœur qui dédit leur vengeance.

ANTINOUS.

Moi, trembler ! & pourquoi ? Je ne crains rien des Dieux.
Montrez-moi votre arrêt, pour convaincre mes yeux.

CORE'SUS.

Je le vois bien, les Dieux, qu'irrite votre offense,
Par votre aveuglement commencent leur vengeance.
Puisque vous le voulez, contentez vos souhaits.
Lisez : de cette main vous connoissez les traits ;
Regardez si des Dieux vous n'avez rien à craindre.

ANTINOUS, *à part.*

Avec tant de fierté voudroit-il encor feindre !
Ouvrons, voyons quel est le sort de Calydon.
D'où vient que de ma fille ici je vois le nom ?

(Il lit.)

Rien ne fera cesser votre malheur extrême,
Si sur les Autels du Dieu même
A qui Calydon est voué,
Corésus offensé ne venge sa querelle
En immolant Calirrhoé,
Ou l'un de ses Amans qui s'offrira pour elle.
Qu'ai-je lû ! quel arrêt ! le croirai-je, grands Dieux ?

CORESUS.

Il ne faut point ici perdre un temps précieux ;
La nouvelle par-tout est déja répandue,
Que j'ai reçu des Dieux la réponse attendue,
Le peuple veut la voir ; & pour le contenter,
J'ai dit que là-dessus j'allois vous consulter.
Au sortir de ces lieux, que pourrai-je lui dire ?

ANTINOUS.

Hélas ! en un moment quel conseil puis-je élire ?
D'un peuple qui m'assiege où fuirai-je les yeux ?
De quel front m'oserois-je éloigner de ces lieux ?
Le Roi m'en a commis le soin en son absence.
Pourrois-je jusques-là trahir sa confiance,
Déshonorer son choix, & mon nom & mon rang,
Perdre ma gloire enfin, pour conserver mon sang ?

Mettrai-je mon espoir sur une autre victime ?
Est-il encor des cœurs qu'un si grand zéle anime ?
Non, s'il étoit encor quelque asyle pour nous,
Nous ne le sçaurions plus attendre que de vous.
Qui peut armer les Dieux, peut désarmer leur haine :
Mais je ne vous fais point une priere vaine.
Je me sens désormais trop coupable à vos yeux,
Pour oser implorer vos soins auprès des Dieux.

CORE'SUS.

Vous l'avouez enfin, vous sentez quelle injure,
A ma flamme indignée a fait votre parjure.
Tantôt votre fierté méprisoit mes douleurs :
Vous les mépriseriez encor sans vos malheurs.
Je ne dois ce retour qu'au sort qui vous menace.
Quel état maintenant voulez-vous que j'en fasse ?
Et quoiqu'un lâche amour me parle encor pour vous,
Qu'espérez-vous de moi près des Dieux en courroux ?
Ils ne me vengent pas, ils se vengent eux-mêmes ;
Ils punissent l'affront fait à leurs loix suprêmes.
De votre châtiment ils ont déja fait choix.
Les prirai-je pour vous de révoquer leurs loix ?

Vous qu'à ses redouter leurs bras n'a pû résoudre,
Qu'entre l'éclair fatal & l'instant de la foudre ?

ANTINOUS.

Seigneur, de l'un à l'autre il est assez de temps,
Pour désarmer les Dieux de nos larmes contens.
Et s'il faut pour ma fille .... On vient. Hélas! c'est elle.
Vient-elle entendre ici sa sentence mortelle ?

CORE'SUS.

Quel trouble à son aspect vient encor m'agiter ?

SCENE V.

CALIRRHOE', CORE'SUS. ANTINOUS, DORIS.

CALIRRHOE', *à part le premier Vers.*

OUI rencontré-je ici! je ne puis l'éviter.
Peut-être vos discours sont troublés par ma vue,
Seigneur : mais on entend la populace émue,
Autour de ce Palais demander à grands cris,
Qu'on lui montre son sort, que vous avez appris.
On s'emporte ; & je crains que pour peu qu'on differe......

ANTINOUS.

O destin trop funeste ! ô trop malheureux Pere !

CALIRRHOE'.

Vous poussez des soupirs & répandez des pleurs ;
Quel est donc le sujet d'où naissent vos douleurs ?

ANTINOUS.

La colere des Dieux contre nous se déclare ;
Par un cruel trépas leur arrêt nous sépare.

CALIRRHOE'.

Qui doit mourir, Seigneur ? ce n'est pas vous ?

ANTINOUS.

Hélas !
Ils me haïssent trop pour vouloir mon trépas.

CALIRRHOE'.

Est-ce moi ? parlez donc, & m'expliquez le reste.

ANTINOUS.

Tiens, lis. Tu l'apprendras par cet écrit funeste.

CALIRRHOE' *après avoir lû l'Oracle.*

O Ciel !

ANTINOUS.

Tu vois le sort qui menace tes jours ;
Voici pour le parer, ton unique secours,
C'est lui qui par ses vœux offerts avec nos larmes,
Peut seul fléchir les Dieux, & calmer nos alarmes. .

Quels prodiges sur eux nous marquent son pouvoir !
Mais tous mes voeux enfin doivent peu l'émouvoir,
Je t'en laisse le soin comme à la moins coupable.
C'est moi qui te fis rompre un serment redoutable;
Moi de qui la facile & funeste bonté,
Autorisa ton cœur à l'infidélité.
Tout plein d'un doux espoir, je cours par ma présence,
D'un peuple impatient flatter la violence;
Ma fille, c'est à toi de défendre tes jours,
Et songer que les miens auront le même cours.

SCENE VI.

CALIRRHOE', CORESUS.

CALIRRHOE'.

SEIGNEUR, que vous dirai-je, & dans quelle espérance
Soutiens-je ici vos yeux que blesse ma présence?

Comment intéresser aux malheurs de mon sort
Celui de qui les vœux ont obtenu ma mort ?
Quelle reconnoissance en ferois-je paroître ?
Que vous offrir ? Un cœur dont un autre est le maître ?
Une foi violée, & des vœux qu'en ce jour
La frayeur de la mort rendroit à votre amour ?
Pour un cœur généreux quel indigne salaire !
Quel moyen d'appaiser, Seigneur, votre colere !

CORE'SUS.

Ah ! je n'entends que trop ce sincere discours,
Votre cœur en secret redoute mes secours.
Il s'en avoue indigne, & m'étale son crime,
De peur d'être le prix de l'amour qui m'anime.
Mais perdez cette crainte, & connoissez moi mieux.
Ma tendresse a déja dédit l'arrêt des Dieux ;
Et si je puis encore, au gré de votre Pere,
Les fléchir par mes vœux, je suis prêt à le faire :
Mais malgré ce penchant qui m'est encor trop doux,
S'il falloit que mon cœur, trop prévenu pour vous,
Pût accepter encor votre main infidelle,
Mon trépas préviendroit votre honte éternelle.

CALIRRHOE'.

Je ne m'étonne point, Seigneur, de ce courroux ;
Il doit à votre cœur paroître encor trop doux :
Mais si je vous avois expliqué le mystere
De ce manque de foi, d'où naît votre colere,
Loin de m'en faire encor le déplorable objet,
Peut-être croiriez-vous avec plus de sujet,
Que votre ame en ses vœux ardente, impétueuse,
Vous a porté trop loin contre une malheureuse.

CORE'SUS.

Et que pourrez-vous dire après l'indignité ? . . . .

CALIRRHOE'.

Ce qui n'est que trop vrai dans ce cœur agité.
Avant que d'accepter l'offre de votre flamme,
Agenor en secret avoit touché mon ame.
Je l'aimois.

CORE'SUS.

Vous l'aimiez ? Que votre cœur pour lui
Ne fit-il donc dès-lors ce qu'il fait aujourd'hui ?

CALIRRHOE'.

C'est ma honte, Seigneur ; mais ce n'est pas un crime.
A ses yeux vainement éclatoit mon estime ;
Il n'y répondoit pas. Pour ne plus y penser,
Je vous crus de mon cœur digne de le chasser.

Je vous l'offris. J'allois, contente de ma gloire,
Par les nœuds de l'hymen assurer ma victoire,
Lorsque pour Agenor on demanda ma foi.
Et quel cœur appuyé des volontés d'un Roi,
Et déja prévenu par un amour extrême,
Néglige le moment de son bonheur suprême?
Si je l'eusse manqué, pour me garder à vous,
Votre destin, Seigneur, en étoit-il plus doux?
N'auriez-vous pas bientôt dans mon ame contrainte,
Connu l'amour secret dont elle étoit atteinte?
Que de chagrins pour vous, & plus encor pour moi!
Si vos vœux à l'amour ne devoient pas ma foi,
Du moins vous possédiez l'objet de votre flamme.
Et moi sans qu'avec vous rien pût flatter mon ame,
Dans ce fatal hymen je ne verrois, Seigneur,
Qu'un obstacle éternel à mon plus doux bonheur.
Peut-être ce parti vous plairoit mieux que l'autre:
Mais si j'ai préféré mon intérêt au vôtre:
En reprenant ma foi, si j'ai cru faire mieux,
Est-ce un crime à blesser les hommes & les Dieux?
D'où vient que la premiere & la moins criminelle,

Ils veulent me punir d'une mort si cruelle ?

CORESUS.

Et pourquoi ce bonheur, qui vous sembloit si doux,
Devoit-il me coûter de si funestes coups ?
Par quel droit falloit-il m'en rendre la victime ?
Cruelle, avez-vous crû que vous puissiez sans crime,
D'un cœur tel que le mien trahir ainsi les feux ?
Ah ! Si l'intérêt seul doit régler tous nos vœux,
Si les droits des Mortels n'ont plus d'autre justice,
Comme votre intérêt vouloit que je périsse,
Le mien doit donc aussi m'obliger à mon tour,
A vous laisser périr pour venger mon amour.
Que devient & la gloire & l'horreur pour le crime,
Dans un cœur qui reçoit cette lâche maxime ?
Le mien jusquesau' bout sçaura la rejetter,
Et je vous servirai loin de vous imiter :
J'emploirai mes efforts pour vous sauver la vie.
Allez : & si l'effet seconde mon envie,
Tout le prix que j'en veux, c'est d'avoir confondu
Les sentimens ingrats d'un cœur qui m'étoit dû.

CALIRRHOE'.

Seigneur, à vos bontés je ne sçai que répondre.

Vous en avez déja trop fait pour me confondre ;
Et de vos derniers ſoins quoiqu'il puiſſe arriver,
Croyez, dans les malheurs que je puis éprouver,
Que le plus grand de tous pour mon ame coupable,
C'eſt l'éternel regret, la honte irréparable
D'avoir été l'objet de vos vœux les plus doux,
Sans répondre à l'amour d'un Héros tel que vous.

SCENE VII.

CORE'SUS *ſeul.*

VOILA donc pour mes feux tout ce que l'on peut faire?
Des diſcours les plus doux on flatte ma colere;
On me loue ; & je ſuis un Héros généreux,
Pourvu qu'il ſoit permis de mépriſer mes vœux.
Mais allons. Si ma flamme eſt par elle trahie,
J'ai de quoi me venger, en lui ſauvant la vie.
Ce n'eſt pas trop enfin, pour mes vives douleurs,
Que ſon ſang épargné lui coûte au moins des pleurs.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR *seul.*

L'ORACLE a de nos maux promis la fin prochaine.
Par-tout on en répand l'espérance certaine.
Qu'ai-je à sçavoir de plus ? que viens-je ici chercher ?
Le sort de Calydon ne peut plus empêcher
Qu'on ne veuille au plutôt, & dès demain sans doute,
Achever cet hymen que mon ame redoute.
Pour en rompre les noeuds, après l'avoir conclu,
Il faudra m'expliquer ; & j'y suis résolu :
Mais à me déclarer quelque amour qui m'anime,
D'un Roi trop généreux le courroux légitime,
L'affront dont je flétris une jeune beauté,
Qui m'offroit un bonheur que j'ai peu mérité ;
De mes propres amis les plaintes infaillibles,

Par avance en mon cœur portent des coups sensibles.
Ah ! que dans les périls que je viens d'éprouver,
Contre un peuple en fureur que je voulois sauver,
N'ai-je pû rencontrer un trépas honorable !
O de notre raison appui peu secourable !
Qu'il est rare qu'un cœur par l'amour combattu,
Ne laisse en aucun piege égarer sa vertu !

SCENE II.

ACENOR, CORE'SUS.

CORE'SUS.

SEIGNEUR, dans ce palais dont je sortois à peine,
Votre abord souhaité sur mes pas me ramene :
Je voulois vous parler. Sçavez-vous qu'en ces lieux
On vient de recevoir la réponse des Dieux ?

AGENOR.

Le bruit dans Calydon commence à s'en répandre :

Mais ce qu'elle contient, on n'a pû me l'apprendre.
Je venois le ſçavoir.

CORE'SUS.

Apprenez-le de moi,
Vous en pourrez trembler: j'en ai pâli d'effroi.
Celle qui me trahit, celle qui vous préfere,
Doit mourir aujourd'hui par leur arrêt ſévere;
Son ſang ſur un Autel doit être répandu;
Et j'en ſuis le miniſtre.

AGENOR.

O Ciel! qu'ai-je entendu!

CORE'SUS.

Mais un eſpoir lui reſte.

AGENOR.

Et quoi! que faut-il faire?

CORE'SUS.

Ce que je ferois ſeul, ſi j'avois pû lui plaire;
Ce qu'un amour heureux dicte au cœur d'un Héros,
Liſez. Votre devoir eſt tracé dans ces mots.
Vous voyez. Elle meurt, ſi pouſſé d'un vrai zéle,
Quelqu'un de ſes amans ne s'immole pour elle.
Nos malheurs autrement ne ſçauroient prendre fin.

C'eſt

C'est à vous maintenant de régler son destin.
Si vous n'osez mourir pour lui sauver la vie,
Vous vous couvrez tous deux d'une égale infa-
mie ;
Elle qui fit en vous un choix injurieux ;
Vous qui craignez pour elle un trépas glorieux :
Pour elle qui bornée au bonheur de vous plaire,
Osa des Dieux pour vous mériter la colere.
Allez, heureux Rival, dont la témérité
Crut me ravir un bien qui m'avoit tant coûté ;
Tirez-vous maintenant du fatal précipice,
Où vient de vous jetter votre propre injustice.
Prenez votre parti. Je vous laisse y penser.

AGENOR.

Demeurez. Il est pris. Vous pouvez l'annoncer.
Vous ne jouirez point de mon incertitude.
L'arrêt de mon trépas n'a rien pour moi de rude :
Je veux bien le subir, & j'en ai des raisons
Qu'un mystère éternel dérobe à vos soupçons.
Mais sans autre motif, il suffit que ma vie
Offerte aux Immortels peut sauver ma Patrie.
Je l'ai déja servie en de sanglans combats :
Fuirois-je ici pour elle un si noble trépas ?
Vous regardez ma mort ainsi qu'une victoire.
Elle fait votre joie : elle fera ma gloire ;

Et si j'ai peu vécu, si mon bras, à mon choix;
Ne s'est pas signalé par d'assez grands exploits,
Ce glorieux effort, qui sauve ma Patrie,
Rassemble tout l'éclat de la plus longue vie.
Il vaut seul à mon nom mille exploits éclatans.
Et qui meurt comme moi, vécut assez long-
temps.

CORE'SUS.

Qu'entends je! quel discours! quelle ame magna-
nime!
Est-ce vous que le Ciel doit prendre pour victi-
me?
Estes-vous ce Rival, l'objet de mon courroux?
Quelles vertus ici vois-je briller en vous?
Après m'avoir ravi tout ce qui m'a sçû plaire,
Viennent-elles encor m'arracher ma colere?
Etonner ma vengeance? Et comment désormais
Me plaindre que l'ingrate y trouve des attraits,
Si mon cœur au milieu de sa fureur extrême,
Malgré tous mes efforts en est frapé lui-même?
Vous gagnez tout ensemble & Maitresse & Rival.
Ah! tous deux pour la gloire épris d'un zéle
égal,
Comment nous trouvons-nous ennemis l'un de
l'autre?

Quel funeste succès suit ma flamme & la vôtre !
Vous aimé, moi trahi, dans quel abîme affreux
Une beauté fatale a plongé tous les deux !
Qui de nous deux enfin est le plus misérable ?
Vous allez en mourant perdre un objet aimable,
Qui des mêmes ardeurs fut pour vous enflammé :
Et moi, qui n'eus jamais le bonheur d'être aimé,
Trop touché des vertus d'un Rival qui m'offense,
Je perds jusqu'au plaisir qui flattoit ma vengeance.

AGENOR.

Votre estime, Seigneur, me flatte en mon projet :
Mais le salut commun en veut un prompt effet.
Partez, allez au Temple où vous devez m'attendre.
Lorsque tout sera prêt, j'aurai soin de m'y rendre.

SCENE III.

CORESUS *seul.*

DANS son sort malgré-moi j'admire son grand coeur.
Ciel ! faut-il un tel sang pour calmer ta rigueur !
Ne peut-on ?.. Mais on vient. Calirrhoé s'avance.
Qui la peut obliger à chercher ma présence ?

SCENE IV.

CALIRRHOE', CORE'SUS, DORIS.

CALIRRHOE'.

SEIGNEUR, fouffrez ma vûe, & m'ôtez de
fouci.
Agenor avec vous s'entretenoit ici :
De quoi vous parloit-il ? Pouvez-vous m'en inſ-
truire ?

CORE'SUS.

Doutez-vous du ſujet qui pouvoit l'y conduire ?
Il veut par ſon trépas apaiſer aujourd'hui
Les Dieux que votre amour avoit bravés pour
lui.

CALIRRHOE'.

Quelle eſt votre réponſe à cette offre ſecrette,
Que ſans me conſulter, Seigneur, il vous a fai-
te ?

CORE'SUS.

Pouvois-je en ce projet condamner ſon amour ?
C'eſt l'unique moyen de vous ſauver le jour.

CALIRRHOÉ.

Hé bien, je viens, Seigneur, à mon ſort réſolue,
Vous dire que ſon offre eſt ici ſuperflue;
Que je la déſavoue à la face des Dieux.
C'eſt moi, vous le ſçavez, qui déplus à leurs
yeux;
C'eſt moi que leur arrêt demande la premiere;
C'eſt à mon ſang, Seigneur, d'apaiſer leur colere:
Il eſt prêt à répandre; & je viens vous l'offrir.
Ce n'eſt qu'à mon refus qu'un autre peut mourir.
Si mes larmes tantôt, après celles d'un pere,
Ont imploré pour moi votre appui ſalutaire;
J'eſpérois que vos ſoins, par quelque autre ſe-
cours,
Du ſort qui me pourſuit détourneroit le cours.
Il n'eſt pas étonnant que jeune, fortunée,
Aux honneurs les plus hauts par le ſang deſtinée,
On faſſe pour la vie éclater quelque amour:
Mais enfin ce ſang même, à qui je dois le jour,
Sçait m'apprendre, Seigneur, qu'on doit quitter
la vie,
Dès qu'on ne la peut plus garder ſans infamie.
Enfin de mon honneur telle eſt la juſte loi,
Je mourrai malgré vous, s'il périt malgré moi.

CORE'SUS.

Quoi ! par cette fierté croyez-vous donc, Madame,
Sur le ſort d'un Rival intimider mon ame ?
C'eſt donc peu qu'entre nous rompant tous les liens,
Vous ayiez à ſes feux ſacrifié les miens ;
Vous oſez à mes yeux, comblant votre injuſtice,
De vos jours, de mes ſoins lui faire un ſacrifice.
Ingrate, où vous emporte un aveugle tranſport !
Sçavez-vous que je ſuis le maître de ſon ſort ?
Que vous n'y pouvez rien, & qu'un droit légitime
Ne laiſſe qu'à moi ſeul le choix de ſa victime,
Que, malgré votre appui, vous allez voir périr ?



SCENE V.

ANTINOUS, CALIRRHOE', DORIS, CORE'SUS.

CORE'SUS *à Antinous qui entre.*

AH, Seigneur! avec moi venez la ſecourir.
Agenor, en Amant généreux & ſincere,
Fait de ſon ſang pour elle une offre volontaire.
Elle ſeule y réſiſte, & ſe rend ſon appui,
Toute prête, s'il meurt, à périr avec lui.
Mon eſtime à regret ſouffre ce ſacrifice :
Mais c'eſt lui malgré moi qu'il faut que je choiſiſſe.
Votre fille mourroit, ſans lui ſauver le jour :
C'eſt de quoi vous devez convaincre ſon amour;
Tandis que pour laiſſer agir votre tendreſſe,
J épargne à ſes regards un objet qui les bleſſe.



SCENE VI.

ANTINOUS, CALIRRHOE', DORIS.

ANTINOUS.

QUE me dit-il, ma fille ? Avez-vous pû former
Un dessein ? . . .

CALIRRHOE'.

Quoi, Seigneur ! pouvez-vous le blâmer ?
Et lorsque j'ai des Dieux irrité la justice,
Est-ce à moi de souffrir que l'innocent périsse ?

ANTINOUS.

Non, si votre trépas peut prolonger son sort :
Mais s'il n'en meurt pas moins, que lui sert votre mort ?
Et son Rival pouvant choisir ou l'un ou l'autre,
Pour épargner son sang versera-t-il le vôtre ?
Quoi donc, un Amant seul occupe-t-il vos soins ?
Un pere ne peut-il les partager du moins ?
Songez-vous aux douleurs où votre mort me livre ?

Ma

Ma fille, ſongez-vous ſi je pourrai ſurvivre
Au déſeſpoir fatal où vous m'abandonnez?
O pere malheureux! ô ſoins infortunés!
En vain avec le ſort d'une fille chérie,
La tendreſſe, le ſang, l'habitude nous lie;
Un étranger ſouvent, qu'elle ne connoît pas,
S'empare de ſon cœur, l'enleve de nos bras,
De tous nos intérêts ſouvent ſi ſéparée,
Que notre mort par elle eſt à peine pleurée.
Vous me devez la vie enfin; & dans ce jour
C'eſt moi qui vous la viens demander à mon tour.
Ma fille, défendez un miſérable pere,
D'une mort qui ſans vous lui devient néceſſaire.
Des fruits de mon hymen, hélas! je n'ai que vous.
Que me ſert déſormais qu'à mes vœux les plus doux
On ait vû juſqu'ici la fortune aſſervie,
Combler de ſes faveurs tout le cours de ma vie;
Si mes honneurs, mes biens, mon nom, un ſang ſi beau,
Tout périt avec vous dans le même tombeau?

CALIRRHOE'.

O mon pere! en ce jour épargnez mes alarmes.
A quel uſage, hélas, employez-vous vos larmes?

Voulez-vous qu'insensible, ou trop pleine d'effroi,
J'abandonne un Héros qui s'immole pour moi ?
C'est de vous, il est vrai, que j'ai reçu la vie;
Sous vos yeux, sous vos soins dès le berceau nourrie,
Mon amour à vos loix sçut toujours m'asservir ;
Mais cette vie enfin on me l'alloit ravir,
Et si je vous la dois, l'ayant de vous reçue,
Je la lui dois aussi, puisqu'il me l'a rendue.
Parce qu'il va mourir, dois-je oublier sa foi ?
Et ne m'est-il plus rien, quand il fait tout pour moi ?
Vous allez voir en moi votre maison s'éteindre.
Hé bien ? moins elle dure, & moins on pourra craindre
D'y voir des criminels, ou bien des malheureux.
Ma naissance, Seigneur, sembla combler vos vœux ;
Je faisois le bonheur de votre destinée :
Quel malheur maintenant pour vous que je sois née !
Ne valoit-il pas mieux que sourd à vos souhaits,
Le Ciel dans le néant me laissât pour jamais ?
Et que d'une maison de gloire environnée,
Vous eussiez pû fermer la haute destinée ?
Pourquoi ce désespoir qui condamne les Dieux ?

SCENE VII.

ANAXILE, CALIRRHOE', ANTINOUS, DORIS.

ANAXILE.

SEIGNEUR, quel est le bruit qu'on répand en ces lieux ?
Est-il vrai qu'au trépas Agenor se dévoue ?

ANTINOUS.

Oui : mais hélas, Madame ! elle l'en désavoue.
Plutôt que d'y souscrire, elle perdra le jour.

CALIRRHOE'.

Puis-je autrement payer l'excès de son amour ?
Des pleurs sont-ils le prix de ce bienfait insigne ?
Et pourrois-je en joüir sans m'en montrer indigne ?

ANAXILE.

Madame, c'est montrer un généreux amour :
Mais si devant vos yeux je m'explique à mon tour,
Peut-être votre coeur, après ma confidence,
Au zéle d'Agenor devra moins qu'il ne pense ;
Peut-être écoutant moins un sentiment si beau,
Perdrez-vous le dessein de le suivre au tombeau.

ANTINOUS.

Que ne devrai-je point, Madame, à votre zéle?

ANAXILE.

Mais Agenor, Seigneur, ne mourra point pour elle.
Il ne le peut. Hélas ! que ne puis-je à vos yeux,
Madame, dérober ce secret odieux !
Que ne pouvez-vous voir quelle est la violence
Que je me fais ici pour rompre le silence !
Mais l'état où je suis me force à ce discours.
Selon l'arrêt des Dieux, on peut sauver vos jours,
Si l'un de vos Amans pour vous se sacrifie.
Agenor sous ce nom ne peut offrir sa vie,
Le dirai-je, Madame? il n'est point votre Amant.

CALIRRHOE'.

Lui?

ANAXILE.

Lui-même, malgré tout son empressement,
Malgré tout votre amour qui triomphe d'un autre,
Enfin malgré son sang offert au lieu du vôtre.
Ce discours vous étonne: & qui peut concevoir,
Que sans amour pour vous il s'en fasse un devoir?
Il est vrai toutefois. Non, que de sa conduite,
Lui-même cette fois, Madame, il m'ait instruite,
J'en atteste des Dieux le pouvoir révéré.

Mais pour vous en tous lieux son dessein déclaré,
A son cœur magnanime a sans doute fait croire,
Qu'un refus mal compris souilleroit sa mémoire.
C'est ce motif caché qui le livre au trépas :
Mais le Ciel qui voit tout ne s'y tromperoit pas.

CALIRRHOE'.

C'est le connoître bien à ce discours, Madame.
C'est donc vous en secret qui régnez dans son ame ?

ANAXILE.

Je viens vous l'avouer, pour lui sauver le jour.

CALIRRHOE'.

Mais pourquoi, vous aimant, feint-il un autre amour ?

ANAXILE.

Il trouvoit avec vous tout ce qu'il peut prétendre.
Il ne trouvoit en moi qu'un cœur fidéle & tendre.
Ce cœur, quoiqu'à regret, le cédoit à vos vœux :
Mais puisqu'un sort cruel l'enleve à toutes deux...
Permettez que du moins, par un effort facile,
J'empêche son trépas, qui vous est inutile.
Heureuse, si mon sang, prêt à couler pour vous,
Pouvoit des Dieux, Madame, appaiser le courroux.

CALIRRHOE.

Je ne mérite pas que dans mon sort funeste,
On se charge pour moi de la haine céleste.
Nul autre, si je puis, ne périra que moi:
Mais quoiqu'à vos discours on doive ajouter foi;
Madame, souffrez-moi contre un revers si rude
La légere douceur d'un peu d'incertitude.
Comme Agenor me trompe, il pourroit vous tromper.
C'est ce qu'en lui parlant je veux développer.

A part en s'en allant.

O justes Dieux!

ANTINOUS.

Et moi, je vous dirai, Madame,
Sans vouloir m'informer s'il vous aime dans l'ame,
Que sa feinte par vous dévoilée à nos yeux,
N'élude point pour lui la réponse des Dieux.
Les Dieux n'ont point marqué que pour les satisfaire,
Celui qui s'offriroit brulât d'un feu sincere.
S'il est faux, c'est en lui ce qu'ils veulent punir,
Et ce qu'aux yeux de tous je m'en vais soutenir.

SCENE VIII.

ANAXILE.

QUE dit-il? O récit! ô projet inutile!
Qu'as-tu fait? qu'as-tu dit, malheureuse
Anaxile!
Tu viens de te vanter de la foi d'un Amant,
Dont le cœur en secret peut-être te dément.
Tu n'as que ses sermens pour le croire fidéle.
Ta Rivale le voit offrir son sang pour elle:
Elle te croit trompée. Hélas! dans mon effroi
Moi-même j'en ai dit bien plus que je n'en croi.
N'importe, soit qu'il m'aime, ou bien qu'il m'ait
trahie,
Sauvez-le, justes Dieux, ou c'est fait de ma vie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALIRRHOE', AGENOR, DORIS.

CALIRRHOE'.

QUOI, tandis que j'entends, Seigneur, de tous côtés
Publier envers moi l'excès de vos bontés,
Vous semblez avec soin éviter ma présence,
Pour fuir les sentimens de ma reconnoissance !
Vous importe-t'il peu, Seigneur, de les sçavoir ?
Seroit-ce avec raison qu'on m'a fait concevoir
Que cet effort pour moi si rare, si sublime,
N'est dû qu'au mouvement d'une ame magnanime ?
Que l'amour ne l'a point produit dans votre cœur ?
Qu'un autre en est l'objet ? Vous vous troublez, Seigneur.

AGENOR.

Je suis surpris sans doute ; & qui peut donc, Madame,

Avoir si-tôt jetté ce soupçon dans votre ame ?
Ce que je fais pour vous, n'a pû le dissiper ?

CALIRRHOE'.

Quoi ! par un vain mensonge on m'a voulu tromper !
Anaxile m'a fait un récit infidéle !

AGENOR.

Anaxile ! Grands Dieux !

CALIRRHOE'.

Oui, je sçai tout par elle.
Voulez-vous à ses yeux démentir ce témoin ?

AGENOR.

Non je prendrois, Madame, un inutile soin ;
Et je n'ai point un cœur qui puisse à votre vue
Démentir sans pudeur la vérité connue.
Après ce qu'à vous-même on a pû confier,
Je croirois redoubler mon crime à le nier.
Madame, vous voyez combien il est pénible
De disposer d'un cœur pour un autre sensible ;
Par quel revers l'amour en punit le dessein.
Je résolus pour vous d'étouffer dans mon sein
Un feu depuis long-temps allumé par un autre,
Et vous offrir un cœur qui fût digne du vôtre :
Tous mes soins, tous mes vœux ne m'y servent pas plus,

Qu'à vous tous vos efforts pour aimer Corésus,
Ce que vous ne pouviez, je ne l'ai pû moi-même:
Vous me sacrifiez un Héros qui vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas. Et moi, j'osai pour vous
Trahir, quitter l'objet de mes vœux les plus doux,
Me charger à ses yeux du sort qui vous accable.
Je n'en révoque point ma parole immuable.
Car enfin mon secret, en tous lieux publié,
Ne rompt point la promesse où je me suis lié.
J'ai pris de votre Amant le titre & le langage;
L'Oracle n'en a point demandé davantage.

CALIRRHOÉ.

Seigneur, c'en est assez. Brisons cet entretien.
Votre sort désormais est détaché du mien.
Epargnez votre vue à mon ame indignée,
Et laissez-moi sans vous régler ma destinée.

AGENOR.

Madame, votre choix n'en doit point décider.
Corésus à l'Autel s'en va nous accorder.



SCENE II.

CALIRROHE', DORIS.

CALIRRHOE'.

LE perfide s'en va content de ma colere.
Hé bien, en est-ce assez, fortune trop sévere ?
M'as-tu dans un seul jour assez livré d'assauts ?
O honte irréparable ! ô comble de mes maux !
L'amour du seul mortel pour qui mon cœur s'enflamme ;
Cet amour qui remplit tous les vœux de mon ame,
Qui me coûte, Doris, tant de soins, tant de pleurs,
Qui devoit de ma mort adoucir les rigueurs,
N'étoit qu'un songe vain, dont mon ame occupée,
N'a goûté le bonheur qu'autant qu'il l'a trompée.
Un abîme au réveil se présente à mes yeux ;
J'y suis precipitée... Et par qui, Justes Dieux !
Par un perfide Amant, par une lâche amie,
Deux ingrats qui faisoient le bonheur de ma vie.

DORIS.

Madame, je conçois que des maux si pressans....

CALIRRHOÉ.

Tu les conçois, Doris; & moi, je les ressens.
Le Cruel! de quel front & sincere & paisible,
Il osoit m'avouer un secret si terrible,
Sans songer de quel coup il alloit me fraper!
Je ne mérite plus qu'il daigne me tromper.
Plus que je ne voulois ses soins m'ont éclaircie.
Que dis-je? Il se dévoue, il renonce à la vie,
Moins pour montrer un cœur incapable d'effroi,
Que parce que la mort le délivre de moi.
Ses superbes mépris soutiennent son courage;
Et ma Rivale heureuse achevant cet outrage.....
Quelle effroyable idée! Allons, il faut, Doris,
Il faut changer en pleurs leurs indignes mépris.
Vengeons-nous. Je serois la seule infortunée!
Pour un Amant trahi les Dieux m'ont condamnée:
Il faut, en périssant, il faut à notre tour,
Nous venger d'un ingrat, qui trahit tant d'amour.

DORIS.

Oui, d'un juste courroux votre ame est embrasée,
Madame; saisissez une vengeance aisée.

A l'offre d'Agenor pourquoi vous opposer ?
Laissez périr l'Ingrat, qui vous peut mépriser.
Aussi-bien que pour vous, qu'il soit perdu pour
elle ;
Mais vivez, jouissez de la douleur mortelle,
Des regrets éternels d'une Rivale en pleurs.
Faites de votre vie un comble à ses malheurs.
Pourquoi par votre mort vouloir offrir vous-même
Un remède si doux à sa douleur extrême ?

CALIRRHOE'.

Malheureuse ! où m'emporte un lâche désespoir ?
Quels injustes desseins osé-je concevoir !
Pourquoi laisser périr un Héros magnanime ?
Il ne sçauroit m'aimer ; & voilà tout son crime :
Mais en est-il moins prêt à s'immoler pour moi ?
Quel Amant aujourd'hui me prouve mieux sa foi ?
Contre Anaxile enfin quelle fureur me presse ?
Sa flamme a dès long-temps prévenu ma tendresse ;
Elle ignoroit mes feux, elle ne m'ôtoit rien ;
Et c'est moi qui voulois me saisir de son bien.
Non, non, n'écoutons point un aveugle caprice.
Mon cœur n'a que trop loin poussé son injustice.
Il faut la réparer, ou du moins empêcher
Que l'avenir jamais me l'ose reprocher.

SCENE III.

ANTINOUS, CALIRRHOE, DORIS.

CALIRRHOE.

SEIGNEUR, j'ai tout appris. Il nous est inutile
De douter désormais du récit d'Anaxile.
Il n'est pour mon malheur que trop digne de foi ;
Agenor ne l'a pû démentir devant moi.
Lui-même... Mais souffrez que ma retraite prompte,
A Corésus qui vient cache du moins ma honte.



SCENE IV.

CORESUS, ANTINOUS.

CORESUS.

Seigneur, qu'ai-je entendu ! quel étrange récit
D'un juste étonnement a frapé mon esprit !
Est-il vrai qu'Agenor à ses sermens fidéle,
Sans aimer votre fille, offre son sang pour elle ?

ANTINOUS.

Oui, Seigneur : ce secret n'est que trop éclairci ;
Et c'est sur quoi je veux vous consulter ici.

CORESUS.

Qu'entends-je ! Quoi l'Ingrate à son tour est trahie !
Voilà comme il falloit punir sa perfidie,
Voilà ce que vouloit mon amour offensé,
Et non l'arrêt sanglant contre elle prononcé.
Cependant, pour parer un destin si funeste,
Quel secours désormais, quel asyle lui reste ?
Car enfin, quelque espoir qui vous ait pû flatter,
Sur Agenor, Seigneur, il ne faut plus compter.

Son secret découvert ne sçauroit plus, sans crime,
Nous laisser accepter son offre magnanime :
Et nous ne devons point, par une lâcheté,
Reconnoître un excès de générosité.
Par ce trépas fameux que son courage affronte,
Ce seroit consacrer sa gloire & notre honte,
Sans être assez certains qu'un sang si glorieux,
Fût en effet le sang que demandent les Dieux.

ANTINOUS.

Et comment donc, Seigneur, pourrons-nous la défendre ?

CORE'SUS.

Qu'elle marche à l'Autel, où je la vais attendre.

ANTINOUS.

A l'Autel ?

CORE'SUS.

Oui, Seigneur : ou le peuple à vos yeux
La viendra, malgré vous, arracher de ces lieux.
N'allez point vainement irriter sa furie.
Obéissez aux Dieux, pour sauver la Patrie.



SCENE

SCENE V.

ANTINOUS *seul.*

QUI! moi! que je l'envoye à l'Autel sur sa foi,
Aux mains d'un peuple ému contre elle & contre moi!
Je le vois, son ardeur des obstacles se lasse!
Il ne veut plus porter le poids de sa disgrace
Effrayé par le peuple, il la livre au trépas,
Et veut par-là sans bruit la tirer de mes bras.
Hé bien, venez, cruels; que votre main barbare
La ravisse aux efforts que mon bras vous prépare:
Venez, que votre sang dans le mien confondu....
Mais, ô foibles projets d'un esprit éperdu!
Quel fruit peut espérer ma fureur enflammée,
Contre tous les efforts d'un peuple, d'une armée?
Allons. Il faut céder aux cruautés du sort,
Et mourir de douleur dans ce barbare effort.
Consommons en ce jour le sort de ma famille.
Holà, Gardes.

SCENE VI.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

Seigneur ?

ANTINOUS.

Qu'on appelle ma fille ;
Je l'attends seule ici. Que lui dirai-je ? ô Dieux !

LYDUS.

Votre fille, Seigneur ? Elle est loin de ces lieux.

ANTINOUS.

Que dis-tu ?

LYDUS.

Je l'ai vû sortir seule & sans suite.
Elle m'a commandé de bien cacher sa fuite,
M'a dit que par votre ordre elle alloit, loin de nous,
En un autre climat chercher un sort plus doux.

ANTINOUS.

O Ciel !

LYDUS.

Doris alors accourant éperdue ;

Vient s'informer à moi si je ne l'ai point vue.
Je l'instruis de sa fuite. O trop funeste sort !
Dit-elle. Elle vous trompe, elle court à la mort.
Pour rendre son dessein plus sûr & plus facile,
Elle a sçu m'éloigner par un ordre inutile.
Je vais suivre ses pas : & soudain elle fuit.
Vers le Temple à grands pas son zéle la conduit.
Et moi, désespéré d'être trompé comme elle,
Je n'ai d'abord osé vous compter la nouvelle
D'un malheur que vos soins ne peuvent réparer,
Et que vous devriez à jamais ignorer.
Toutefois espérons que le Ciel moins sévere...

ANTINOUS.

Ah ! du Ciel désormais que veux-tu que j'espere ?
Il s'attache, il se plaît à me persécuter.
Hélas ! ma fille est morte, il n'en faut point douter ;
Et je n'en attens plus que la triste nouvelle,
Pour aller au tombeau me rejoindre avec elle.



SCENE DERNIERE.

ANTINOUS, ARBAS, LYDUS,

ARBAS.

SEIGNEUR, séchez vos pleurs : les Dieux sont satisfaits,
Les maux de Calydon sont finis pour jamais.

ANTINOUS.

Et ma fille ?

ARBAS.

Les Dieux l'ont rendue à vos larmes ;
Elle est sauvée.

ANTINOUS.

O Ciel ! ô sort trop plein de charmes !
En es-tu bien certain ?

ARBAS.

Oui, j'ai tout vû, Seigneur.

ANTINOUS.

Et comment ? A quel Dieu dois-je un si grand bonheur ?

ARBAS.

Si ce n'est pas un Dieu, c'est un Héros peut-être,

Qui par ce qu'il a fait, a mérité de l'être.
Ecoutez, admirez un effort le plus beau,
Qui puisse triompher de l'oubli du tombeau :
Un effort généreux qui n'eut jamais d'exemple.
Coréſus vous quittant a couru vers le Temple.
Un deſir curieux m'a fait ſuivre ſes pas.
Il y trouve Agenor, qui, s'offrant au trépas,
Tout haut à votre fille en diſputoit la gloire,
Comme le prix fameux d'une grande victoire.
Coréſus le rejette, & lui dit hautement,
Qu'il ne peut la ſauver, n'étant point ſon Amant,
Qu'il périroit en vain. On s'étonne, on murmure
De voir que Coréſus, pour venger ſon injure,
Interprétant l'Oracle en faveur d'un Rival,
Laiſſe ſur elle ainſi tomber ſon choix fatal.
Veut-il donc de ſa main immoler tant de charmes ?
Votre fille le voit ſans en montrer d'alarmes ;
Et prête par ſon ſang à calmer ſon courroux,
Se préſente à l'Autel, & fléchit les genoux.
Levant les yeux au Ciel, ſoumiſe à ſa vengeance,
Elle attendoit le coup dans un profond ſilence,

Tout la plaint, tout gémit. On croit en ce moment,
Le salut du Pays payé trop chérement.
Corésus la regarde, & de son ame émue,
Jette un profond soupir; levant au Ciel la vue,
La rabaisse sur elle, & prend le fer sacré.
Le peuple en jette un cri, de frayeur pénétré.
Chacun pâle d'effroi semble être la victime.
A votre fille enfin ce Héros magnanime
Adresse ce discours pour la derniere fois.
Tout se tait à l'instant pour écouter sa voix.
Madame, votre cœur à mes soins invincible,
Eut l'affront, comme moi, d'aimer un insensible.
C'est-là votre supplice; il me venge assez bien:
Et pour venger les Dieux, voici quel est le mien.
Il se frape à ces mots.

ANTINOUS.

O cœur trop magnanime!

ARBAS.

Aux pieds de sa maitresse il tombe sa victime.
La surprise la rend immobile & sans voix:
Mais bientôt à nos yeux transportée à la fois
De pitié, de remords, d'horreur des injustices
Qu'un cœur si peu commun reçut de ses caprices,

Que faites-vous, dit-elle, Amant trop généreux ?
Vous aimiez une ingrate, indigne de vos feux,
Et vous osez encore vous immoler pour elle !
Mais si je payai mal un amour si fidéle,
Je vais dans les Enfers fléchir votre courroux ;
Et mes derniers soupirs seront du moins pour vous.

Sa fureur à ces mots alloit trancher sa vie,
Avec le fer sacré dont elle s'est saisie :
Ce fer que Corésus, en se perçant le sein,
Avoit laissé près d'elle échapper de sa main.
Doris l'arrache en l'air des mains de sa Maitresse.

Ces mots, cette action, ce transport de tendresse,
De Corésus mourant raniment la langueur.
Le courroux meurt enfin dans ce superbe coeur.
Attachant sur ses yeux les siens qu'il ouvre à peine,
Il lui tend une main qu'elle serre en la sienne ;
Et tout baigné des pleurs qu'elle verse en ses bras,
Le transport de sa joye acheve son trépas.
La mort n'a rien d'affreux sur son pâle visage,
Et d'un sommeil paisible elle y semble l'image.
Votre fille ne peut soutenir sa douleur.
Elle tombe sans voix, sans force, & sans couleur.

Du haut du Temple alors sort une voix qui crie,
Que du Ciel offensé la colere est fléchie ;
Et le soleil plus clair, formant le plus beau jour,

De la ſanté publique annonce le retour.
Cependant par nos ſoins rappellée à la vie,
Votre fille en mes bras ſort du peuple ſuivie,
Et pour ſe repoſer nous fait guider ſes pas
Vers le Temple voiſin où préſide Pallas.
A peine elle eſt livrée aux ſoins de la Prêtreſſe,
Que vouant pour jamais ſes jours à la Déeſſe,
Pour aſyle éternel elle choiſit ces lieux,
Et me chargeant pour vous des plus tendres adieux,
Vous prie en ce malheur de ſouffrir qu'Anaxile,
En ſoit à votre amour la reſſource facile,
Et vous faſſe trouver, par un deſtin plus doux,
Une autre fille en elle; un fils dans ſon Epoux.

ANTINOUS.

Ah! puſſent mes efforts rendre auſſi-bien la vie
Au Héros généreux dont elle fut chérie!
O Dieux! dois-je me plaindre ou me louer du ſort?
Du moins dans ſa retraite elle évite la mort.
Mais avant toute choſe il faut que je m'acquitte
Des funebres devoirs que ſon Amant mérite;
Et qu'un tombeau pompeux laiſſe à tout l'avenir
D'un courage ſi grand l'immortel ſouvenir.

FIN.

LES

LES ODES

D'ANACREON.



LES ODES D'ANACREON.

ODE I.

SUR SA LYRE.



E Cadmus & des fils d'Atrée
En vain je veux chanter les noms;
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne me rend que d'amoureux sons.
L'autre jour de cordes nouvelles
Je venois de la remonter,
Et je m'efforçois de chanter
Les entreprises immortelles,
Qu'Hercule sçut exécuter.
Je cherchois des tons dignes d'elles;
Mais, en dépit de mes efforts,
Sous mes doigts les cordes rébelles
Résonnoient d'amoureux accords.

Hercule, Cadmus, fils d'Atrée,
Adieu donc, adieu pour toujours.
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne peut chanter que les Amours.

ODE II.

POUR LES FEMMES.

La Nature prudente eut soin de partager
Le farouche Lion d'une force indomptable,
De cornes elle arma le Taureau redoutable,
Elle apprit au Lievre leger
Les détours imprevûs d'une course rapide;
De ses agiles pieds le Cheval se défend;
Le Poisson en nageant fend la plaine liquide,
Et de son vol leger l'Oiseau perce le vent.
L'Homme eut la prudence en partage;
Et la Femme fragile, où fut sa sûreté?
Que reçut-elle? un don, à qui tout rend hommage,
Un don qui fait un fou de l'homme le plus sage,
Qui triomphe de tout, le don de la Beauté.

ODE III.

L'AMOUR REFUGIÉ dans la maison d'Anacreon.

AU milieu de la pluie & d'une obscure nuit,
Quand tout dort dans les airs, sur la terre & dans l'onde,
L'autre jour à ma porte on vint faire du bruit.
Du lit, où je dormois dans une paix profonde,
Je crie en surſaut réveillé,
Quel bruit fait-on là bas? Qui frappe de la sorte?
C'est moi, c'est un enfant tout transi, tout mouillé,
Dit-on, ne craignez rien. Ouvrez-moi votre porte.
Dans l'ombre de la nuit j'ai perdu mon chemin.
Cette voix excita ma pitié secourable.
Je me leve, & descens une lampe à la main,
J'ouvre, & vois en effet un enfant tout aimable.
Un arc qu'il empoignoit me le rendit suspect.
Un carquois tout rempli de fleches acerées
Resonnoit sur son dos armé d'aisles dorées.
Frappé de crainte & de respect,

Je le pris pour l'amour. Helas ! c'étoit lui-même.
La suite me le fit bien voir.
Près du feu je le fis asseoir,
Tâchant entre mes mains, avec un soin extrême,
De réchauffer ses mains, de sécher ses cheveux.
O soins contraires à mes voeux !
A peine il est séché, que d'une main hâtée
Il prend un trait dans son carquois,
Un trait fatal dont il fait choix.
La corde de mon arc n'est-elle point gâtée ?
Dit-il, essayons : & soudain
Il décoche ce trait, & m'en perce le sein.
Il s'applaudit du coup, & de joie il en saute,
Et me dit en partant, avec un ris moqueur,
Mon arc n'est point gâté ; mais prend garde à ton
coeur.
Adieu. Je paye ainsi mon hôte.



ODE IV.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

COUCHE' sur un tendre feuillage,
De tréfles verdoyans, de myrthes amoureux,
Je veux faire en mes sens couler ce doux breuvage.
Que le Dieu, dont je sens les feux,
D'un ruban sur son dos retroussant avec grace
Les pans de son leger manteau,
Prenne soin de remplir ma tasse.
Le temps comme un char fuit & passe,
Et son rapide cours nous entraîne au tombeau.
Là nous ne sommes plus que cendre.
Et que me servira, finissant mon destin,
Que sur moi l'on vienne répandre
Des fleurs, des parfums, & du vin!
Suivons une plus juste envie.
Tandis que nous vivons, couronnons-nous de fleurs.
Parfumons nous: Et toi, doux Tyran de nos cœurs,

Va me chercher l'objet dont mon ame est ravie.
Je veux, avant qu'aux sombres bords
J'éprouve les plaisirs qu'on goûte chez les Morts,
M'assurer de ceux de la vie.

ODE V.

SUR LA ROSE.

JOIGNONS au doux jus de Bacchus
Les fleurs qu'Amour chérit le plus.
La bouteille à la main, couronnons-nous de roses,
Pour unir & chanter ces deux aimables Dieux.
La Rose est le charme des yeux.
C'est la Reine des fleurs dans le printemps écloses.
Elle est le plus doux soin de Flore & des Zephirs.
C'est l'ouvrage de leurs soupirs.
L'amour en est paré dansant avec les Graces.
Je veux, Pere du Vin, je veux suivre les traces
De ce Dieu, comme toi, le plaisir des Mortels.
Je veux, ceignant mon front de cette fleur charmante,
Avec la Beauté qui m'enchante
Danser, la lyre en main, autour de tes autels.

ODE VI.

MASCARADE.

ANIME'S par le vin, les roses sur nos têtes,
Tout inspire la joie en nos galantes fêtes.
Une fille charmante, au son d'un instrument,
D'un pied leger frappe la terre,
Tenant un Thyrse en main, qui par son mouvement
Fait bruire des bouquets de lierre
Qu'elle y noua pour ornement.
Un jeune homme, de qui l'haleine
Est égale en douceur à celle des Zephirs,
Au son du lut chante la peine
Qui cause ses tendres soupirs.
Le charmant Dieu des cœurs, la Reine de Cithére
Aux doux souris, aux doux regards,
S'en vont avec Bacchus chercher la bonne chere
Chez Comus si cher aux Vieillards.



ODE VII.

VENGEANCE DE L'AMOUR.

CUPIDON, ſans armer ſa main
Que d'une tige d'Hyacinthe,
Me dit d'un ton de ſouverain
Que j'euſſe à le ſuivre ſoudain.
Sans replique, frappé de crainte,
J'obéis, je cours à ſa voix,
A travers les rochers, les bois;
Les monts pendans en précipice.
En chemin un aſpic me mord,
Dont je ſens un cruel ſupplice.
Je pleure, crie, & j'étois mort,
Quand l'Amour du vent de ſon aile
Diſſipa ma langueur mortelle,
Et me dit d'un ton radouci,
Pourquoi n'aimes-tu pas auſſi?



ODE VIII.

SUR UN SONGE.

Les sens par le vin assoupis,
Couché sur de riches tapis,
Je songeois cette nuit que sur les fleurs nouvelles
Dont un champ étoit émaillé,
Je courois, à l'envi d'une troupe de Belles,
Avec qui je m'étois mêlé.
Là de jeunes Garçons, dont le tendre visage
Du teint de Bacchus même effaçoit la fraicheur,
Vinrent me railler sur mon âge,
Et sur les doux plaisirs où s'égaroit mon coeur.
Je cours, j'en atteins un, malgré sa prompte fuite,
Mais helas! au même moment,
Ma douce illusion me quitte,
Et, pour en reprendre la suite,
Je me rendormis vainement.



ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

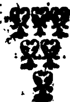
DIALOGUE.

D'Où viens-tu, Colombe charmante ?
Qui sur toi répandit une si douce odeur ?
Où vas-tu ? Quelle vive ardeur
Te fait fendre les airs d'un aile diligente ?
Est-ce une affaire si pressante,
Que tu ne puisses t'arrêter ?

LA COLOMBE.

Mon destin est trop beau, pour ne m'en pas vanter.
Je sers Anacreon. La Déesse des Belles,
Dont sa muse chanta les graces immortelles,
Lui fit un don de moi, pour le prix de ses vers.
Il m'envoye au jeune Bathylle,
Bathylle, tu le sais ; dont les attraits divers
Se font sur tous les cœurs un empire facile.
Curieuse de voir l'éclat de sa beauté,
Je lui porte un billet de la part de mon Maître,
Qui m'a promis de reconnoître

Mes ſoins & ma fidélité,
En me rendant la liberté.
Mais il me l'offre en vain. Je ne veux pour partage
Que l'honneur de mourir ſous ſes aimables loix.
M'en irai-je chercher ſur les monts dans les bois,
Une nourriture ſauvage,
Expoſée à toute heure aux injures du temps?
Lorſqu'à couvert chez lui du ſoleil, & des vents,
De peines, de ſoucis exempte,
Je vis du pain qu'il me préſente,
Et dans ſa coupe d'or bois de ſon même vin?
Quand j'ai bu de ce jus divin,
Je ſaute, je dance de joie;
Puis je le couvre, en le flattant,
De mes aîles que je déploie.
Lorſque je m'endors, à l'inſtant
Je vais me placer ſur ſa lyre.
Adieu. J'en ai plus dit que je n'en voulois dire.



ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN homme vouloit l'autre jour
Vendre un petit Amour de cire.
Je m'en approche, je l'admire,
Combien, dis-je au marchand, vendez-vous cet Amour ?
Tout ce qu'il vous plaira. Prenez, je vous le laisse,
Dit-il. Je suis de bonne foi.
Cet ouvrage n'est pas de moi.
Je l'avois acheté : mais je vous le confesse,
C'est un hôte qui met ma patience à bout,
Qui prend & qui ravage tout.
Sa garde m'allarme & m'afflige.
Donnez-le moi donc, répondis-je,
Et prenez cette drachme. Et vous, dis-je à l'Amour,
Enflammez-moi, faites que j'aime
Un objet qui m'aime à son tour ;
Ou ma foi, par le feu vous périrez vous-même.

ODE XI.

SUR LES REPROCHES qu'on faisoit à Anacreon sur son âge.

Les femmes me disent sans cesse,
Anacreon vous êtes vieux.
Ce miroir présente à vos yeux
Des preuves de votre vieillesse.
Vos cheveux sont rares & blancs.
Je prends peu garde à leur reproche;
Et je sçai bien que de nos ans
Plus le terme fatal s'approche,
Plus on doit avec soin en menager le cours,
En goutant des plaisirs qu'on perdra pour toujours.

ODE XII.

CONTRE UNE HIRONDELLE.

Par quelle peine assez cruelle
Puis-je, malheureuse Hirondelle,

Te châtier comme je dois,
En t'arrachant l'une & l'autre aîle?
Ou bien ta langue criminelle,
Comme fit Terée autrefois?
Pourquoi viens-tu devant l'Aurore,
Par ton aigre gémissement,
Dissiper un songe charmant,
Où j'embrassois ce que j'adore?

ODE XIII.

SES FUREURS.

On nous dit qu'Atys autrefois,
Rempli d'une fureur nouvelle,
Fit du sacré nom de Cybele
Retentir les monts & les bois.
Et ceux qui sur les bords du Clare,
Du Dieu des vers boivent les eaux,
Marquent par des transports nouveaux
La sainte fureur qui s'empare
De leurs prophetiques cerveaux;
Mais moi plein du Dieu qui m'enchante,
Parfumé, couronné de fleurs,

Auprès d'une Beauté charmante,
Content d'elle, je ris, je chante,
Je cede à d'aimables fureurs.

ODE XIV.

COMBAT CONTRE L'AMOUR.

IL faut se rendre, il faut aimer.
L'autre jour le fils de Cythere
M'en donnoit l'avis salutaire;
Mais moi, craignant de m'enflammer,
Je resolus de n'en rien faire.
L'Amour en rougit de colere:
Il prend son arc, & son carquois,
Et me dit de me bien défendre.
Sans differer, je courus prendre
Cuirasse, lance, ample pavois.
Armé j'avois l'air d'un Achile,
Et je m'en croyois la valeur.
L'Amour m'attend, tire; j'eus peur,
Je fuis; & lui d'une aîle agile
Vole après moi, l'arc à la main,
Décochant tous ses traits en vain.

Enfin voyant ſon carquois vuide,
Plein de dépit & de fureur,
Lui-même, comme un trait rapide,
Se lance au milieu de mon cœur.
Je jette mon pavois à terre,
Et ce ſeroit à contre-temps
Pour des dehors faire la guerre,
Quand le combat eſt au dedans.

ODE XV.

SES PLAISIRS.

GYGES n'a rien que j'envie.
L'or ne flatte point mes vœux,
Ni tout cet éclat pompeux
Dont la grandeur eſt ſuivie.
Du parfum pour mes cheveux,
Des fleurs pour ceindre ma tête,
Profiter dans les plaiſirs
Du préſent que rien n'arrête,
Voila quels ſont mes déſirs,
Voila ce qui me ſoucie.
Qui ſait s'il vivra demain.

Ami tire un fruit certain
Du cours peu ſur de la vie.
Aime, joue, & ſacrifie
Sur les autels de Bacchus,
De peur qu'une maladie
Ne te ſurprenne, & te die
C'en eſt aſſez, ne boi plus.

ODE XVI.

QUE L'AMOUR SEUL eſt le ſujet de ſes Vers.

TU chantes les guerres Thebaines,
Un autre les feux d'Ilion.
Moi je ne chante que mes peines.
Jamais aucune nation,
Ni ſur la mer, ni ſur la terre,
Ne me vint déclarer la guerre.
De deux beaux yeux partent les traits,
Dont mon cœur amoureux eſt bleſſé pour jamais.

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

JE t'implore, Vulcain, non pour avoir de toi
Une armure d'acier, telle que pour Achile,
En fit jadis ta main habile.
Je ne suis point guerrier; mais de grace, fai-moi
Une coupe d'argent, qui soit large & profonde.
Grave autour une vigne en raisins mûrs feconde.
Non tous ces feux au ciel par la Nuit étalés:
Il m'importe peu des Hyades,
De Bootés, du char, d'Orion, des Pleiades.
Graves-y des raisins dans la tonne foulés
Par le charmant Bacchus, & le fils de Cythere,
Et que Bathylle entr'eux y soit pris pour leur frere.



ODE XVIII.

SUR LE MEME SUJET.

TOI qui ſur le metal animes toutes choſes ;
Fai-moi, pour chef-d'œuvre nouveau,
Une coupe d'argent digne de ton ciſeau.
Que l'aimable Printemps y ſoit paré de roſes.
Fais-y voir des banquets, doux ſpectacle aux Vieillards ;
Non point tels que ceux des Lapithes,
Plaiſirs brutaux dignes des Sçythes.
Que tout y rie à mes regards,
Que Bacchus y préſide, & pour combler ſa gloire,
Que la Déeſſe des appas
Faſſe les honneurs du repas,
Et la coupe à la main preſſe chacun de boire,
Montrant la blancheur de ſes bras.
Plus loin il faut que tu me faſſes
Les Amours ſans traits, ſans flambeau ;
Jouans, danſans avec les Graces,
Sous le feuillage d'un berceau,
D'où pendent des grappes mûries.

Joins-y les innocens ébats
De garçons folâtrans ſur l'émail des prairies ;
Pourvû qu'Apollon n'y ſoit pas.

ODE XIX.

SUR CE QU'IL AIME A BOIRE.

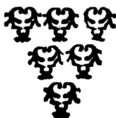
LA terre boit la pluie, & les arbres la terre,
L'eau boit l'air, le ſoleil boit l'eau,
La lune du ſoleil boit auſſi le flambeau.
Pourquoi donc, mes amis, me faites-vous la guerre
De me voir boire à mon tonneau.

ODE XX.

SES SOUHAITS AMOUREUX.

LA triſte Niobé dans les champs d'Ilion
D'un rocher autrefois prit la forme nouvelle,
Et la fille de Pandion
Fut transformée en hirondelle.

Pour moi, je voudrois bien qu'Amour par son
pouvoir
Me voulût dans tes mains transformer en miroir,
Afin que tu puſſes ſans ceſſe
Attacher ſur moi tes beaux yeux.
Je voudrois devenir cet habit précieux
Qui t'enveloppe, qui te preſſe.
Je ſerois l'objet de mes vœux
D'être l'heureux ruiſſeau qui lave tous tes char-
mes;
D'être l'eſſence, dont les larmes
Se perdent dans tes beaux cheveux;
D'avoir l'heureuſe deſtinée
Des perles dont je vois ta gorge environnée,
D'être ce voile fin qui couvre les tréſors
De ton ſein plus blanc que l'yvoire.
Je voudrois être enfin ce ſoulier, dont la gloire
Eſt de porter un ſi beau corps.



ODE XXI.

SA SOIF.

VITE, Filles, apportez-moi
Un rouge bord dans un grand-verre;
Le chaud, la ſoif me font la guerre,
Je vais mourir ſi je ne boi.
Donnez-moi de ces fleurs. Ma tête eſt ſi brulante,
Qu'elle a ſeché dans un moment
Celles qui lui ſervoient d'ombrage & d'ornement.
Mais je garde en mon cœur une ardeur violente
Qui doit vivre éternellement.

ODE XXII.

L'AGREABLE SOLITUDE.

MON cher Bathylle, aſſeyez-vous
Sous ces agréables ombrages:
Voyez les zephirs les plus doux,
Agiter ces tendres feuillages;

Voyez

Voyez couler ce clair ruisseau
Dont le bruit au sommeil convie.
Que ne puis-je en un lieu si beau
Passer le reste de ma vie !

ODE XXIII.

SUR LES RICHESSES.

SI l'on pouvoit au prix de l'or
Allonger le cours de sa vie,
Je ferois ma plus forte envie
D'amasser un ample trésor,
Afin que quand la mort avare
Viendroit sur moi mettre la main,
Un riche don la pût soudain
Renvoyer aux bords du Tenare :
Mais si par l'or on ne peut pas
Renouer sa trame fragile,
Pourquoi cet crainte inutile ?
Pourquoi ces soins, ces embarras,
Qui précipitent notre terme ?
Chers amis, d'un esprit plus ferme,
Je veux attendre mon destin,

Boire avec vous, rire sans cesse ;
Et ne quitter jamais le vin,
Que pour caresser ma Maîtresse.

ODE XXIV.

SUR L'INCERTITUDE DE LA VIE.

Je suis né pour mourir, ma vie est passagere.
De ma course ici bas je sçais ce que j'ai fait,
Et ne puis deviner ce qui m'en reste à faire.
Fuyez, soucis, sagesse austere,
Tyran d'un esprit inquiet,
Pour jamais je vous congedie :
Je veux avec le Dieu du Vin
Chantant, riant, dansant, libre de tout chagrin,
Attendre la fin de ma vie.



ODE XXV.

SUR LE POUVOIR DU VIN.

QUAND je bois, mon chagrin s'endort.
Buvons, point de mélancolie.
Le ſoin de l'avenir n'eſt que pure folie.
Il faut mourir. Tout mon effort,
Mes craintes, mes détours, à cet arrêt du ſort,
Ne ſçauroient dérober ma vie.
Vains ſoucis, quand je bois, mon ame vous défie,
Quand je bois, mon chagrin s'endort.

ODE XXVI.

SUR LE MEME SUJET.

MES chagrins dorment, quand je boi
J'aime à chanter, danſer, & rire;
Et je crois poſſeder l'empire
Et les tréſors du plus grand Roi.
Sur la terre couché, le front paré de lierre,

Je crois tout au-dessous de moi.
Et fasse qui voudra la guerre ;
Je ne la fais qu'au vin. Ç'a vîte un rouge bord.
J'aime ce doux Vainqueur qui me jette par terre.
Guerriers, à vôtre avis quel est le plus doux sort,
D'un homme yvre, ou d'un homme mort ?

ODE XXVII.

SA JOIE DANS LE VIN.

QUAND ce fils du Maître des Dieux,
Qui sait par son divin breuvage
Des chagrins les plus noirs dissiper le nuage,
S'empare de mon cœur, & brille dans mes yeux ;
Je me mets à danser, & trouve en mon yvresse
Un doux plaisir qui me séduit ;
Parmi les chansons & le bruit
La belle Venus me caresse,
Et je voudrois danser sans cesse.



ODE XXVIII.

LE PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

O Toi le plus habile & le plus gracieux
Des peintres que Rhodes nous vante,
Fais ici de ton art un effort glorieux,
Trace-moi ici les attraits de ma Maitresse absente,
Tâche de la peindre à mes yeux
Telle qu'elle est à ma mémoire.
Peins d'abord ses cheveux, fai, qu'à mes yeux charmés
Ils semblent, s'il se peut, d'essences parfumés.
Que son front sous leur couleur noire
Efface la blancheur des lys.
Fai qu'en arc ses sourlcis se courbent avec grace,
Ni séparés, ni réunis;
Laisse entr'eux un petit espace,
Qu'on n'apperçoive presque pas.
Que ses yeux entourés d'une noire paupiere
Jettent une douce lumiere.
Qu'ils soient vifs; qu'ils soient bleus, tels que ceux de Pallas
Humides & brillans, armés de mille appas,

Tels que ceux de Venus par l'amour enflammée.
Qu'une blancheur vive, animée,
De son nez, de son teint releve les attraits.
Que le feu du corail sur ses levres charmantes
Du plus indifférent attire les souhaits.
Pein son cou, son menton en leur forme parfaits;
Pein sans cesse autour d'eux les Graces voltigeantes.
Habille-la de pourpre, & fai que de son corps
Une aimable partie, échapant de sa robe,
Nous fasse juger des trésors,
Qu'à nos regards elle dérobe.
C'en est assez, l'ouvrage est fait.
Tu vis, tu vas parler, adorable Portrait.



ODE XXIX.

LE PORTRAIT DE BATHYLLE.

O Toi, Peintre fameux, Rival de la Nature,
Fai-moi du beau Bathylle un fidéle portrait.
Tu vas, en m'écoutant, le peindre trait pour trait.
Commence par sa chevelure.
Que le fond en soit noir; mais fai que le dessus
S'avance vers le bout, doré de plus en plus.
Laisse-la sans liens floter à l'aventure,
Agréable jouet aux vents abandonné.
Que son front charmant soit orné
De sourcils plus noirs que l'ébene.
Pein ses yeux noirs aussi, méle dans leurs regards
La douceur de Venus à la fierté de Mars.
Qu'un petit poil naissant qu'on apperçoit à peine,
Tel qu'il est sur les coins nouvellement cueillis,
Lui couvre chaque joue, où la rose, & le lys
Forment un mélange agréable.
Mais comment peindras-tu sa bouche inimitable?
Rassembles-y tous les attraits,
Qu'une belle bouche eut jamais.
Que n'y peut-on aussi peindre son éloquence?

Du moins dans ſon portrait trompe ſi bien nos yeux,
Que pour l'oüir parler, nous lui prétions ſilence.
Que ſa taille ſoit haute ; & ſon port gracieux.
J'oublioïs ſon beau cou, droit, plus blanc que
l'yvoire,
Tel que l'eut autrefois ce chaſſeur glorieux,
Dont Venus pleure la mémoire.
Pein-lui l'eſtomac & les mains
Telles que tu les voudrois peindre
Au Meſſager aîlé du Maître des humains.
Mais qu'ici ton art eſt à plaindre!
Quelle heureuſe matiere échape à ton pinceau!
Tu ne ſçaurois dans ce tableau
Montrer ſes épaules d'albâtre,
Dont Venus ſeroit idolâtre.
Quant à ſes pieds, dignes ſoutiens
Du corps le plus charmant qu'ait formé la nature,
D'Apollon peint ici regarde la figure,
Et pour modele pren les ſiens.
Et ſi tu veux me rendre un ſervice facile,
De Bathylle à ce Dieu tu donneras le nom,
Et portant à Samos le portrait de Bathylle,
Tu diras que c'eſt Apollon.

ODE XXX.

L'AMOUR PRIS.

Les Muſes lierent un jour
Avec des fleurs le Dieu d'amour;
Et pour mieux empêcher ſa fuite,
Le livrérent à la Beauté.
De ſa priſon Venus inſtruite
Avec des dons vint au plus vîte
Leur demander ſa liberté:
Mais en vain il fut racheté.
Il ne ſort plus d'un lieu qu'habite
L'eſprit joint avec la Beauté.

ODE XXXI.

SES FUREURS.

Au nom des Dieux, cher camarade,
Bois, comme moi, bois à raſade.
Je me laiſſe emporter à ma douce fureur.
Autrefois Alcmeon, Oreſte,
Par le meurtre le plus funeſte

Ont tous deux signalé la leur:
Mais moi, sans être parricide,
Plein du Dieu charmant qui me guide,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.
Jadis Hercule dans la sienne
Couroit Thebes, l'arc à la main,
Jadis sur la rive Troyenne
Ajax furieux, inhumain,
Erroit, d'Hector tenant l'épée
Dans le vil sang des boeufs trempée
Mais moi, sans semer la terreur,
Couronné de rose & de lierre,
Dansant, courant, armé d'un verre,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.

ODE XXXII.

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.

COMPTE les feuilles des forêts,
Des bords de l'Ocean compte les grains de sable;
Et tu pourras peut-être après
Trouver de mes amours le nombre inconcevable.
J'en ai de toutes régions.

Dans Athenes d'abord j'en compte plus de trente.
Corinthe en beautés abondante
M'en fournit plusieurs légions.
Dans Rhodes, Lesbos, l'Ionie.
J'en compterois deux mille au moins.
Tu t'étonnes d'oüir cette foule infinie.
Elle trouble en comptant, ta mémoire & tes soins.
Ce n'est pas tout encor. J'en ai dans la Carie,
J'en ai plus loin dans la Syrie,
Dans Canope, dans Crete où le Dieu des Amans
Se plaît à célebrer ses mysteres charmans.
Pour moi la Bactriane en Amours est feconde.
J'en ai depuis Cadis jusques au bout du monde.

ODE XXXIII.

SUR LE MEME SUJET.

TOus les ans en ce lieu dans la saison nouvelle
Tu reviens aimable hirondelle,
Habiter dans un nid que toi-même bâtis.
L'hyver tu disparois, tu t'en vas à Memphis,
Ou sur les bords du Nil, où la chaleur t'appelle.

Cupidon en tout temps fait son nid dans mon
cœur,
Et de petits Amours s'y forment à centaine.
L'un de ses plumes couvre à peine
Son corps, qui du grand air redoute la rigueur;
L'autre dans sa coque est encore;
Ceux-ci sont sur le point d'éclorre;
L'air raisonne des petits cris
De ceux qui de leur bec ont percé la coquille.
Par les aînés de la famille
Avec de tendres soins les jeunes sont nourris,
Qui, quand ils sont plus grands, font aussi-tôt
leurs nids.
Pour un qui sort il en vient trente.
Et tous les jours en vain je crie & me tourmente,
Pour chasser de mon cœur tant d'Amours réunis.

ODE XXXIV.

A SA MAITRESSE.

ORGUEILLEUSE de ta jeunesse,
Et de tes charmes si brillans,
Ne rejette point ma tendresse
Par mépris pour mes cheveux blancs.

Dans les bouquets que tu composes,
Ne vois-tu pas, belle Philis,
De quel éclat brillent les roses,
Quand tu mêles leur pourpre à la blancheur des lys.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU QU Europe étoit peinte.

SANS doute ce jeune Taureau,
Que je vois peint dans ce tableau,
Est le maître des Dieux, c'est Jupiter lui-même:
Celle qu'il porte sur son dos
En traversant les vastes flots,
C'est le charmant objet qu'il aime,
Europe fille d'Agenor.
Je le vois à ses habits d'or,
Qui sont d'une Phénicienne.
Et quel taureau jamais échapé du troupeau
Osa passer la mer avec un tel fardeau,
Si fier, si satisfait, avec si peu de peine?

ODE XXXVI.

SON CHAGRIN CONTRE un homme qui parloit des préceptes de Rhétorique.

TU veux m'enseigner les détours,
Dont l'éloquence en ses écoles
Sçait embarrasser un discours.
Que sert à mes plaisirs un vain bruit de paroles ?
Enseigne-moi plutôt comment
Je puis me faire un sort charmant
A boire, à folâtrer auprès d'une maîtresse.
Garçon, vîte de l'eau, du vin. Verse sans cesse.
Dans cet aimable jus noyons nos déplaisirs.
Sous le poids de mes ans tu vois que je succombe ;
Et toi-même bientôt me mettras dans la tombe,
Où finissent tous nos désirs.

ODE XXXVII.

LE PRINTEMS.

VOYEZ les Graces au Printems
De roſes couronner leurs têtes ;
Voyez de ſes états flottans
Neptune éloigner les tempêtes.
Les plongeons réjouis ſe baignent dans les eaux.
Par bataillons volans en l'air passent les gruës :
L'aſtre du jour répand ſes rayons les plus beaux,
Et diſſipe les ſombres nuës.
Tout brille dans nos champs d'herbe & de fleurs couverts.
Déja l'olivier pouſſe, & la vigne rampante
Etend, contre le chaud, ſur ſa grappe naiſſante
L'abri de ſes feuillages verds.
Tout rit, tous nous promet une année abondante.



ODE XXXVIII.

IL REPOND A UN HOMME qui lui reprochoit sa vieillesse.

JE suis vieux ; Et qui te le nie ?
Mais je suis jeune quand je boi,
Et s'il le faut en compagnie.
Soûtenu par le vin, je danse autant que toi.
J'y trouve une vigueur soudaine.
Quelqu'un de vous veut-il se battre contre moi ?
Qu'il vienne. Allons, dépêche-toi,
Garçon, vîte une coupe pleine
De ce vin pétillant, dont mon goût est flaté ;
Je suis vieux, à la vérité,
Mais je le suis comme Silene.



ODE XXXIX.

LES EFFETS DU VIN SUR LUI.

QUAND je bois ma veine échauffée
Oseroit défier Orphée.
Je chante Apollon & ses sœurs.
Quand je bois, mes tristes pensées,
De mon cœur d'abord effacées,
Cedent à de douces fureurs.
Quand je bois, mon œil s'imagine
Que dans un tourbillon plein de parfums divers,
Bacchus m'emporte dans les airs,
Rempli de sa liqueur divine.
Quand je bois, je prends, je choisis
Les plus brillantes fleurs que le printems nous donne,
Pour en former une couronne,
Je la mets sur ma tête, & libre de soucis
Je chante le bonheur facile,
Qu'on trouve dans un sort tranquille.
Quand je bois, quand sur mes chêveux
J'ai versé des parfums les précieuses larmes,
Quand d'Iris près de moi je vois briller les charmes,

Je chante Venus & ses feux.
Quand je bois, quand à pleine tasse
De ce vin dans mon corps j'ai versé de longs flots,
Où mon cœur nage & se délasse,
Je me plais, au milieu des pots,
De voir, de seconder l'enjoument agréable,
Qu'inspire aux jeunes gens le plaisir de la table.
Enfin, mes chers Amis, quand je bois avec vous,
C'est un bien que le sort ne peut plus me reprendre;
Et que j'emporterai, quand il faudra descendre
Dans la tombe, où nous irons tous.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUE' PAR UNE ABEILLE.

L'Amour sur un buisson vouloit prendre une rose,
Qui brilloit à ses yeux nouvellement éclose.
Une abeille en sortit, qui lui pique la main,
Il en jette un cri tendre; il pleure, & va soudain
Trouver la Reine de Cythere.
Je n'en puis plus, dit-il, je suis blessé, ma mere,

Par un petit serpent aîlé,
Qui par les laboureurs abeille est appellé.
Mon fils, lui dit Venus riant de l'aventure,
Tu ne sçaurois au doigt souffrir une piquure.
Tu pleures, tu te crois mortellement blessé,
Juge par-là tout ce qu'endure
Un coeur de tes fleches percé.

ODE LXI.

LE BANQUET.

CONTENTONS ici nos désirs,
Rions, buvons, chantons Bacchus & sa puissance;
Bacchus l'inventeur de la danse,
Qui mêle la musique à ses charmans plaisirs,
L'inséparable ami d'Amour & de sa mere,
Pere des graces & des ris,
Qui calme les plus noirs soucis,
Et déride aisément le front le plus sévere.
Quelque ennui dont je sois frapé,
A peine on me présente à boire,
Qu'il est aussitôt dissipé;
J'en perds jusques à la mémoire.

Garçons, vîte un verre, du vin :
De nos cœurs à l'envi noyons-y le chagrin.
De soucis affligeans en vain on s'embarrasse.
L'avenir nous est inconnu,
Le présent à nos yeux n'est qu'un instant qui passe,
Et ne peut-être retenu.
J'en profite du moins : je bois à pleine tasse ;
De fleurs je me couronne, & les sens enchantés,
A l'aspect de jeunes Beautés,
Je ris, je folâtre, je danse.
Laissons aux esprits noirs les pleurs & les soupirs.
Contentons ici nos désirs.
Rions, buvons ; chantons Bacchus & sa puissance.

ODE XLII.

CE QU'IL AIME LE PLUS.

J'Aime les danses de Bacchus,
J'aime les jeunes gens que l'allegresse inspire,
J'aime, en leur compagnie, à chanter sur ma lyre :
Mais ce qui me touche le plus,
C'est le doux commerce des Belles ;

C'est de pouvoir chanter, folâtrer avec elles,
Le front de roses couronné.
Mon cœur ne connoît point l'envie,
Ma langue ne sçait point, d'un trait empoisonné;
De mes amis flétrir la vie.
Je hais au milieu des festins,
Les disputes & les querelles.
Amis, au son du lut dansons avec nos Belles,
Et fuyons les plaisirs d'où naissent les chagrins.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

Que ton sort est charmant, trop heureuse Cigale!
Tu t'abbreuves & vis de l'eau,
Que verse l'Aube matinale,
Et chantes tout le jour sur le haut d'un rameau,
De là contemplant la richesse,
Dont Pomône couvre les champs,
N'en di sposes-tu pas en paisible Maîtresse?
Les Laboureurs aiment tes chants;
A personne jamais tu n'as fait de dommage.

Tout le monde, à t'ouir, y voit l'heureux présage
Des fécondes chaleurs qui murissent les fruits.
Phœbus & ses sœurs te chérissent.
Il t'a donné la voix qui charme tes ennuis.
Jamais les ans ne te flétrissent.
O Fille de la terre au chant mélodieux!
Cigale sage & bienfaisante,
Tu vis sans chair, ni sang, de maladie exempte.
Que te faut-il encor pour ressembler aux Dieux?

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

JE songeois cette nuit qu'au gré de mes désirs,
Je courois dans un pré brillant de fleurs nouvelles,
Et que mon dos portoit des aîles,
Dont je devançois les Zéphirs.
Cupidon, par mépris de ma course légère,
Met du plomb à ses pieds, me poursuit, & m'atteint.
Ce songe est sans doute un mystère,
Où le sort de mon cœur est peint.
Je vois qu'après avoir couru de Belle en Belle,

Sans qu'aucune jamais ait fixé mon amour,
Celle que je sers en ce jour
Doit me rendre à jamais fidéle.

ODE XLV.

SUR LES FLECHES DE L'AMOUR.

AUx antres de Lemnos Vulcain forgeoit un jour
Des flêches pour remplir le carquois de l'Amour.
Sa divine moitié, l'aimable Cythérée
En trempoit la pointe acerée
Dans un beau vase plein de miel,
Où Cupidon mêloit l'amertume du fiel.
Mars au retour d'une bataille
Entre, tenant en main un javelot pésant.
Il jette sur ces traits un regard méprisant,
Et de leur peu de poids ouvertement se raille.
L'Amour en choisit un, & cachant son dépit,
Tien, dit-il, celui-ci pésera davantage.
Mars le prend, Venus en sourit;
Et lui, surpris du poids, en soupire, en rougit,
Saisi d'une douleur peinte sur son visage.

Reprens-le, cria-t-il, il n'eſt que trop péſant.
Garde-le, dit l'Amour, je t'en fais un préſent.

ODE XLVI.

CONTRE LES MAUVAIS EFFETS DE L'OR.

Il eſt fâcheux de n'aimer pas,
Il eſt fâcheux auſſi d'avoir le cœur trop tendre;
Mais le plus fâcheux embarras,
C'eſt d'avoir de l'amour pour qui n'en veut pas prendre.
La nobleſſe, le ſang, la vertu, le ſçavoir,
En vain brille aux yeux d'une Belle.
L'or ſeul fonde, en l'aimant, notre plus ſur eſpoir.
L'or ſeul a tout pouvoir ſur elle.
Maudit ſoit à jamais des hommes & des Dieux,
Celui qui le premier a du ſein de la terre
Tiré ce métal odieux.
Par lui, par ſon éclat qui nous ſéduit les yeux,
Le frere au frere fait la guerre;
De ſon pere le fils ſouhaite le trépas.

Par

Par lui ſont nés tant de combats,
Tant de crimes affreux trop dignes du tonnerre.
Par lui l'aveugle Amour à d'indignes rivaux,
Donne le prix de nos travaux.

ODE XLVII.

SUR LA VIEILLESSE DE bonne humeur.

J'AIME à voir un vieillard qui ne cherche qu'à
rire ;
J'aime les jeunes gens, dont le coeur ne reſpire
Que danſes, que ris, & que jeux.
Et quand ce vieillard avec eux
Se réjouit, boit, chante & danſe,
Je n'en connois la difference,
Qu'à la blancheur de ſes cheveux.



ODE XLVIII.

IL SE PREPARE AU PLAISIR d'un Banquet avec ſes Amis.

DONNEZ-moi la lyre d'Homere.
Mais ôtez-en la corde à chanter la colere,
Les querelles & les combats,
Qui d'Achile ont rempli l'hiſtoire.
Apportez-moi pour ce repas
Les coupes où chacun doit boire,
Selon les billets qu'on aura.
Voyons comme en mes mains le ſort les reglera.
Donnez-les moi, que je les mêle,
Il faut, lorſque Bacchus échauffera nos cœurs,
Chanter tous ſa gloire immortelle,
Folâtrer, nous livrer à ſes douces fureurs.



ODE XLIX.

FESTE DE BACCHUS EN TABLEAU.

PEINTRE fameux, prend ton pinceau
Et fait de mon idée un fidéle tableau.
* Pein-moi le Dieu de la Vendange,
* Sur un char triomphant par des tigres traîné,
* Le thyrse en main, le front de pampres couronné,
* Tel qu'au retour des bords du Gange.
* Qu'il soit environné d'une folâtre Cour
De Satyres & de Bacchantes
Dansans sur les herbes naissantes;
Au son du fifre & du tambour.
* Pein de leurs jeux divers l'agréable caprice;
* Que l'une, nouvelle nourrice,
* Allaite un jeune loup qu'elle porte en ses bras;
* Que l'autre sur un bouc assise,
* D'un beau tissu de soie en riant le conduise,
* Et du talon hâte ses pas.
* Qu'une autre dans sa main tienne & presse une grappe,
* Dont le jus par les doitgs s'échappe,

* Que reçoit dans sa bouche un Satyre altéré.
* A la suite du char pein Silene enyvré,
* Chargeant d'un corps pésant qu'il ne soutient qu'à peine
* Le lent animal qui le traîne.
Pein des villes auprès en danses, en festins,
Celébrant le Dieu des raisins;
Et si ton art le peut: fai-nous y voir écrites
Les douces loix qu'il a prescrites,
Pour calmer nos plus noirs chagrins.

ODE L.

VENDANGES PRETES A FAIRE.

Ce Dieu qui soûtient la jeunesse
Infatigable dans le vin,
Ce Dieu qui danse & rit sans cesse,
Revient, & nous apporte un breuvage divin,
Une liqueur douce & vermeille,
Qui dans ses grains encore est pendue à la treille;
Dans la cuve bientôt nous la verrons couler.
Nous en boirons à tasse pleine,
Nos corps en reprendront une vigueur soudaine,
Et libres des soucis qui nous peuvent troubler,

Chantant le Dieu qui nous la donne,
Nous attendrons un autre automne.

ODE LI.

VENUS NAGEANT gravée sur un Disque.

QUELLE main adroite & sçavante,
Quel esprit comparable aux Dieux,
A gravé sur ce disque une mer écumante,
Qui semble rouler à nos yeux ?
La Mere des Amours y paroît toute nue,
Et l'on verroit tout son beau corps,
Si les ondes à notre vûe
N'en cachoient les rares trésors.
Son bras fendant les eaux devant elles les pousse
Comme legers amas de mousse,
La tête & le sommet du dos
Hors de la surface des flots.
Les Tritons audevant font bruire leurs trompettes
La blancheur de son corps dans ces flots noirs & bleus
La fait paroître un lys parmi les violettes.

Les Dauphins autour d'elle empressés, amoureux,
Portent de Cupidon une troupe riante.
Les poissons sur les eaux par leurs bonds, par
leurs jeux,
Tâchent de divertir la Déesse charmante,
Dont l'Univers ressent les feux.

ODE LII.

LES VENDANGES.

DANS l'Automne il est doux de voir
De filles & de garçons une troupe mêlée,
Qui d'une vigne dépouillée
Portent dans des paniers des raisins au pressoir.
Sous leurs pieds des hommes les foulent,
Et des grains brisés autour d'eux
S'élevent des flots écumeux;
Qui par d'étroits canaux dans la cuve s'écoulent,
Où l'on va puiser à pleins sçeaux,
Pour remplir de nombreux tonneaux.
A grand bruit cependant on chante les louanges
Du Dieu qui préside aux vendanges;
Et quel objet charmant pour eux!

Quel plaisir de voir dans la tonne
Le vin qui frémit qui bouillonne,
Le doux fruit de leurs soins, le comble de leurs
voeux !
A pleines tasses on en goûte.
Les vieillards yvres & tremblans
Dansent d'un pied pésant sous la rustique voute,
En secouant leurs cheveux blancs.
Ainsi Bacchus encor joue avec la vieillesse,
Un jeune Vendangeur plus loin
Va sur le verd gazon surprendre sa Maitresse,
Par le vin assoupie, à l'ombre, & sans témoin.
Il voudroit dérober un baiser sur sa bouche.
Son réveil le prévient, & sa pudeur farouche
S'oppose quelque temps à son propre désir :
Mais son amant plus fort met à bout sa foiblesse,
Et lui donne à la fois l'excuse & le plaisir.
C'est ainsi que Bacchus joue avec la jeunesse.



ODE LIII.

ELOGE DE LA ROSE.

AMI, chantons la fleur brillante,
Dont ſe couronne le Printems,
La Roſe dont l'odeur charmante
Réveille, réjouit nos ſens.
La Roſe eſt le parfum de la troupe immortelle;
Les Graces & Venus, dans la ſaiſon nouvelle,
Mêlent la roſe à leurs atours,
Pour danſer avec les Amours.
Des Nymphes, des Muſes divines,
Elle eſt le ſoin & le déſir,
Et l'on la cueille avec plaiſir,
Quoi qu'on ſe pique à ſes épines.
Par elle nous jugeons ſi nous ſommes aimés,
Quand, ſur deux doigts en rond fermés,
Nous frappons ſa feuille étendue.
A la table, dans un feſtin,
Dans les fêtes du Dieu du vin,
Le beau feu de la Roſe éclate à notre vûe.
L'Aurore ſur ſes doigts, les Nymphes ſur leurs
bras,

Venus sur son beau teint fait briller ses appas.
Son suc est à nos maux un remede agréable.
Son essence embaume les morts,
Et du temps brave les efforts.
Sa vieillesse même est aimable,
Puis qu'elle y conserve toujours
La même odeur qu'aux premiers jours.
Mais sur tout sa naissance en merveilles abonde.
Lorsque la mere de l'Amour
Sortit de l'écume de l'onde,
Lors que Minerve vint au jour,
Produite du cerveau du Monarque du monde,
La terre produisit cette fleur à son tour,
En vertus, en attraits féconde.
Les Dieux même charmés de son éclat nouveau
Partagérent l'honneur d'un ouvrage si beau:
En versant le nectar sur ses tendres racines,
Et Bacchus enchanté de la vive couleur,
Qu'elle fait éclater sur son trône d'épines
La choisit d'abord pour sa fleur.



ODE LIV.

QU'IL SE PLAIT PARMI la Jeunesse.

A Voir de jeunes gens ensemble,
Cet objet réveille mes sens,
Je deviens comme eux, ce me semble;
Et leger, malgré mes vieux ans,
Je cours me mêler à leur danse.
Souffre, Ami, mon extravagance,
Donne-moi ces roses. Je veux
En couronner mes blancs cheveux.
Loin demoi la froide vieillesse.
C'est avec vous, belle Jeunesse,
Que tous mes momens sont heureux.
Vîte, du vin. Je veux qu'on voie
Un vieillard encor vigoureux
Un vieillard capable de joie,
Qui boit, sans se faire prier,
Et fait le fou, sans ennuyer.



ODE LV.

SUR LES AMANS.

LES chevaux pour l'ordinaire
A la cuisse sont marqués,
Les Parthes sont distingués
Par leur thiare étrangere:
Les Amans frappés au coeur
En vain en font un mystere.
Leurs regards pleins de langueur
Font voir ce qu'ils veulent taire.

FIN.

POESIES
DE M. D. L. F.

AU LECTEUR.

LE plaisir, que plusieurs personnes éclairées m'ont témoigné prendre à la lecture de ces Poésies, m'a encouragé à les faire paroître à la suite de ma Traduction des Odes d'Anacreon. Si elles ont le bonheur de plaire au Public, elles n'ont pas besoin de Preface; & si elles ne sont pas de son goût, une Preface ne les rendra pas meilleures. Ainsi le Lecteur me sçaura bon gré du moins de la lui avoir épargnée.



POESIES.

ODE SUR LA BATAILLE DE LA MARSAILLE.



'EST parce que tu t'abbaiſſes
Sous la grandeur du vrai Dieu,
Qu'à tes armes vengereſſes,
Louis, tout cede en tout lieu.
C'eſt ce reſpect ſi fidele,
Qui de ta gloire immortelle
Eſt la cauſe & le ſoutien.
N'a-t-elle encor pû contraindre
Tes fiers Ennemis à craindre
Le bras d'un Dieu dans le tien?



Que vois-je encor ? Quelle poudre ?
Quel eſt le bruit que j'entends ?
Eſt-ce quelque nouveau foudre,
Dont tu frappes ces Titans ?
Vois-je pas près de Marſaille
Commencer une bataille ?
O moment tant demandé !
Que bientôt, avec uſure,
Ils nous vont payer l'injure
De Pignerol bombardé !



Nos frontieres en allarmes,
Foibles, vuides de ſoldats,
N'aguere, en proye à leurs armes,
Sembloient livrer nos Etats.
Quel prodige inconcevable
D'un ſecours ſi formidable
Couvre ces vaſtes ſillons ?
Pour nous le Dieu de la guerre
Fait-il du ſein de la terre
Sortir tant de bataillons ?



De quelle noble aſſurance,
Sur d'impétueux courſiers,

Au travers des feux, s'élance
L'élite a de nos guerriers?
Qui de vous, Chefs de l'Empire,
En ce moment ne désire
Ces retranchemens honteux?
Où le Nexre de ses rives,
A vû vos Aigles craintives
Fuir, se cacher devant eux?



Bataillons, files pressées,
Monts, fossés, foudres d'airain,
Mousquets & piques baissées
Leur sont un obstacle vain.
Ce sont des Lions qui percent,
Brisent, déchirent, dispersent,
Parcs, pasteurs, chiens, & troupeaux;
Ce sont des torrens de souffre,
Qui d'Etna quittant le gouffre,
Entraînent tout dans leurs eaux.



O troupe en Héros féconde,
Si Phœbus soutient ma voix,
Par elle, aux deux bouts du monde,
Retentiront tes exploits.

a *Les Gendarmes.*

Y rejoint ſes Chefs tremblans.
J'en vois d'autres, qui ſans armes,
N'oppoſent plus que des larmes
Au bras des Vainqueurs ſanglans.



Où ſont ces peuples ſi braves,
Dont les nombreux eſcadrons,
Des Anglois & des Bataves
Devoient venger les affronts?
Ou ſont ces Chefs ſi terribles,
Qui, loin de nous, invincibles,
Par mépris, & comme un jeu,
Vouloient a montrer à leurs Belles
La mort ſur nos Citadelles
Tombant en globes de feu?

a *Ils avoient invité les Dames de Turin au bombardement de Pignerol.*



A. S. A. S.

MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE.

A l'occasion d'une Comédie qu'elle composa, & qu'elle fit représenter secrettement par des Dames de sa Cour, elle même y jouant le personnage d'une Esclave.

POURQUOI, belle Princesse, envier à nos yeux
De votre esprit divin les efforts glorieux ?
Dans le fond d'un palais, loin de nous, renfermée,
Vous espérez en vain tromper la Renommée,
En vain vous écartez la foule des témoins
D'un spectacle galant préparé par vos soins,
Malgré vous, la Déesse invisible & présente
Vous a vûe, au milieu d'une troupe charmante,
Et d'un geste & d'un ton par les Graces dictés
De votre propre ouvrage animer les beautés
Quelle fut sa surprise ! Et quel plaisir pour elle
D'en aller aux neuf Soeurs apprendre la nouvelle !
On sait, Muses, dit-elle, on sait que mille fois

Du nom de VIOLANTE ont retenti vos bois.
Sa beauté, ſon eſprit ne peut plus vous ſurprendre:
Mais qui peut concevoir ce que je viens d'entendre?
Souvent, de la nature empruntant les couleurs,
De feintes paſſions nous ont tiré des pleurs:
Mais ceux qui ſur la Scene, en leurs doctes ouvrages,
En offrent à nos yeux de ſi vives images,
Par épreuve ont connu ce que leur Art décrit,
Et leur cœur peut ſans peine inſtruire leur eſprit.
Quel plus rare prodige! Une jeune Princeſſe,
A qui le ferme appui de ſa haute ſageſſe
Fit toujours ignorer les tranſports violens,
Qui ſoumettent une ame à l'empire des ſens,
A nos regards charmés en trace une peinture,
Où le cœur attendri reconnoît la Nature.
D'un Epoux, il eſt vrai, plus charmant que l'Amour
Le mérite la ſçut enflammer à ſon tour;
Mais de ces feux contens, ſans trouble, ſans foibleſſe
Le Theatre à regret expoſe la tendreſſe.
Il faut aux vils mortels conduits par leur penchant
Du malheur, qui les ſuit, faire un tableau touchant;
Il faut les effrayer par l'exemple funeſte,

Ou du crime de Phedre, ou des fureurs d'Oreste;
Et lors que d'un Heros on leur peint la vertu,
S'il n'est des passions ou du sort combattu,
De l'assiette d'un cœur si ferme, si tranquille,
On offre à leur foiblesse un modele inutile;
La vertu de si haut blesse leurs yeux jaloux,
Leur semble inaccessible, & les rebute tous.
Ainsi d'un ton plaintif, sous l'habit d'une esclave,
Exposée aux rigueurs d'un destin qui la brave,
VIOLANTE aujourd'hui nous montre en ces revers
L'innocente Vertu qui gémit dans les fers.
O Peuples, quel bonheur de voir votre Princesse
Du cœur humain pour vous revêtir la foiblesse!
De l'Amour & du sort subir ainsi les coups,
Pour vous montrer en soi ce qu'il faut craindre en vous!
Mais vous, sçavantes Sœurs, par des chants dignes d'elle,
Rendez un juste hommage à sa gloire immortelle,
Publiez à l'envi l'excès de ses bontés.
VIOLANTE n'est pas de ces vaines Beautés,
Qui préparant aux cœurs des fers & des allarmes,
Ne s'occupent jamais que du soin de leurs charmes.
De cette même main, qui fait de ses cheveux
Les liens d'un Epoux, digne objet de ses vœux,

Elle sçait vous donner les marques les plus cheres
Du zele qui l'attache à vos sacrés mysteres.
C'est ainsi qu'autrefois le second des Césars,
D'un accueil favorable honorant les beaux Arts,
De cette même main, qui lança le tonnerre,
Dont le bruit à ses loix soûmit toute la terre,
Traçoit un docte ouvrage, où le sort inhumain
Forçoit le fier Ajax à se percer le sein.
Elle dit, & soudain les échos du Permesse
Retentirent de cris & de chants d'allegresse;
De son onde plus pure il versa les trésors,
Et les lauriers plus verds fleurirent sur ses bords.

L'AVIS INUTILE.

ODE

MALHEUREUX mille fois quiconque dans ces lieux
Voulut faire briller ton éclat à nos yeux,
Fleur superbe, fleur sanguinaire.
Puisses-tu désormais naître autour des tombeaux;
Que le Ciel irrité te refuse ses eaux;
Que le Soleil, que tout te devienne contraire.



Ainsi d'une voix fiere exprimant ses souhaits,
Iris, qui d'une rose avoit senti les traits,
Exhaloit son dépit contre elle.
Tirsis, qui l'adoroit, malgré mille mépris,
A quelques pas loin d'elle, écoutoit tout surpris
Ce discours, qu'en ces mots poursuivoit la Cruelle.



O Rose, ingrate Rose, objet de mon dépit,
En ce jour, il est vrai, la fortune te rit,
Tu fais les délices de Flore.
Par un charme commun, tu vois mille flatteurs
Te donner les noms d'Astres & de Reine des fleurs,
Et préferer ta pourpre à celle de l'Aurore.



Ainsi de toi contente & fiere de ton sort,
Tes traits de toutes parts, pour garder ton abord,
Te font de redoutables armes.
Tu viens de t'en servir, pour blesser cette main,
Qui t'eût fait aujourd'hui, te plaçant sur mon sein,
Un sort, dont plus d'un cœur eût envié les charmes.



Mais enfin je connois tes fragiles appas.
Je veux, je veux dans peu les fouler sous mes pas,
Tous flétris, désarmés d'épines.
Je veux, pour me venger, voir ces mêmes zéphirs,

Qui flatent ton orgueil du bruit de leurs ſoupirs,
Se faire un vil jouet de tes triſtes ruines.



Ah! s'écria Tirſis, je vous prens à ces mots.
De ces charmes divins qui troublent mon repos
Faites-vous un meilleur uſage?
Sont-ils donc, belle Iris, ſûrs d'un plus long
deſtin?
Et ne pourrois je-pas dans un même chagrin
Leur appliquer ici votre même préſage?



A ces mots prononcés d'un ton ſoumis & doux,
L'Ingrate contre lui tourna ſon fier courroux,
Inſultant à ſes maux extrêmes.
O frivole raiſon, quel eſt ton vain ſecours!
Nos défauts en autrui nous bleſſent tous les jours,
Et nous nous offenſons qu'on les blâme en nous-
mêmes.



SUR LE PORTRAIT d'une Dame peinte en Flore.

FLORE venoit d'entendre dire
Qu'on voyoit depuis peu ſon portrait dans Paris,
Qu'à le voir ſeulement, on ſe ſentoit épris
Des mêmes feux qu'allume un objet qui reſpire.
Auſſi-tôt de Marli, ſiege de ſon empire,
La Deeſſe part en ſecret,
Chez le Peintre arrive inconnue,
Se mêle aux ſpectateurs, & s'attache au portrait.
Mais ô flatteur eſpoir détruit par cette vue!
Elle n'y trouve d'elle aucun air, aucun trait.
C'eſt une autre Beauté ſous les habits de Flore.
Plus brillante, plus belle encore.
Elle-même en convint dans le fonds de ſon cœur.
Mais l'eût-on cru d'une Immortelle?
Elle eut la vanité de laiſſer dans l'erreur
Ceux qui croyoient que ce fût elle.



POUR

MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE

FILLE DU GRAND DUC,

Maintenant Electrice Palatine.

Comme elle entroit dans une Eglise, qui étoit parée pour la fête du Saint qu'on y célébroit ce jour-là.

QUELLE est cette Beauté plus fraîche, plus brillante,
Qu'en rallûmant le jour, n'est l'Aurore naissante?
Du céleste séjour descend-elle en ces lieux?
Il n'en faut point douter, elle est du sang des Dieux.
Son air, sa majesté, n'est point d'une Mortelle.
Ce temple qu'elle aborde est préparé pour elle.
Elle y vient recevoir les honneurs souverains
Du culte, que les Dieux exigent des humains.
Sur la porte du Temple une troupe sacrée
Vient, pleine de respect, attendre son entrée.

Les voutes, les autels, les murs de toutes parts
D'ornemens précieux brillant à ses regards,
Les encens, les concerts, la foule qui s'empresse,
Tout sent, tout reconnoît l'abord de la Déesse.
Enfin je puis donc voir comme sont faits les
Dieux.
Non plus par des portraits, mais vivans à mes yeux.
Entrons, approchons-nous, allons en sa présence,
Par nos plus humbles voeux implorer sa puissance,
Elle les recevra sans dédain, sans courroux.
On n'a point un cœur dur avec des yeux si doux.
Mais qu'est-ce que je vois, & quelle est ma
surprise?
Juste Ciel! Elle-même, en Mortelle soûmise,
Quittant de sa grandeur tout l'éclat fastueux,
Baisse au pied des autels un front respectueux.
Des songes du Parnasse à quel point possédée
Mon ame s'égaroit dans une vaine idée!
Celle que je croyois du nombre de ces Dieux,
Dont une fable impie osa peupler les cieux,
Du Monarque Toscan est la fille elle-même.
C'est son nom qu'on m'apprend, voilà sa grace
extrême,
Tous ces attraits divers que mille & mille fois
Loin d'elle m'a dépeints la Déesse aux cent voix.

O quel péril pour nous, trop aimable Princesse,
Si vous-même en ces lieux n'aidiez notre foiblesse !
Eblouïs des raïons de la divinité,
Qu'en ses traits à nos yeux marque votre beauté,
Notre zele trompé vous rendroit un hommage
Qu'on ne doit qu'à ce Dieu, dont vous êtes l'ouvrage ;
Mais de ce piége enfin vous défendez nos cœurs,
Et votre humilité sauve vos spectateurs.
C'est par-là seulement qu'on vous connoit mortelle ;
Par-là tous ces attraits qui vous rendent si belle,
Mieux que toute autre pompe étalée en ce lieu,
Elevent notre idée aux grandeurs du VRAI DIEU.



ELEGIE.

Sur une passion rallumée.

A PEINE délivré d'une fiévre brûlante,
Qui laissoit en mes sens une langueur pesante,
Dans ma chambre enfermé, je pensois aux plaisirs,
Que ramenoit par-tout la saison des zéphirs.
Je me représentois, sous un ciel sans nuages,
Les champs couverts de fleurs, & les bois de feüillages,
Les tendres Rossignols chantant sur les rameaux,
Le murmure, le cours des fertiles ruisseaux,
Les folâtres Sylvains, les Dryades legeres,
En présence de Pan, dansans sur les fougeres.
Heureux, disois-je alors, qui peut seul à son choix,
Tantôt assis à l'ombre, au silence des bois,
Tantôt se promenant dans les vertes prairies,
L'esprit content, & plein de douces rêveries,
Méditer ou polir quelque ouvrage nouveau,
Qui préserve son nom de l'oubli du tombeau!
Ainsi d'un temps si cher je regrettois la perte,

Lorsque j'entens du bruit, & sur ma porte ouverte
Je vois... quelle surprise agita mes esprits !
Je vois, avec sa sœur, entrer l'aimable Iris.
Dès long-temps ma raison, sur de justes allarmes,
Me faisoit éviter sa présence & ses charmes,
Soigneux de conserver le calme & la douceur,
Qu'après de longs efforts, goûtoit mon libre cœur.
Douceur foible, il est vrai comparée aux délices,
Dont l'Amour quelquefois couronne nos services :
Mais chere, mais charmante à qui sçait les tourmens,
Qu'un cœur sous son empire endure à tous momens.
Ah ! que d'un sentiment alors si nécessaire,
A cet abord Iris, il ne me souvient guere !
Et quel autre en ma place auroit mieux résisté?
Offroit-elle à mes yeux une fiere beauté,
Qui sans flatter les cœurs, qui lui rendent les armes,
Ne veut devoir leurs soins qu'à l'éclat de ses charmes.
Elle plaignoit mes maux par la fiévre causés,
Et rendoit grace au ciel de les voir appaisés.

Elle en voulut sçavoir la naissance, la suite.
Mais que par mon récit elle en fut mal instruite !
Enchanté des attraits qu'en elle on voit briller,
Je songeois à la voir, & non pas à parler.
Mes yeux dans mes regards arrêtoient ma pensée,
Et laissoient bégayer ma langue embarrassée.
Iris, à mes discours de désordre remplis,
En imputa la cause à mes sens affoiblis,
Elle crut que le bruit pouvoit m'être nuisible,
Et qu'en me laissant seul, je serois plus paisible.
Elle me quitte, & moi quand je fus seul, ô Dieux !
Quel dangereux objet vient de frapper mes yeux,
M'écriai-je aussi-tôt, & quel trouble m'agite ?
Qui te fait me chercher, Amour, quand je t'évite ?
Quel dessein inutile as-tu formé sur moi ?
Va de tes traits ailleurs faire un plus digne emploi.
Je ne suis plus, hélas ! j'ai regret de le dire,
Tel qu'Aminte m'a vû sous son heureux empire.
Mes ans, dans leur automne, ôtent à mes desirs
Cette vivacité qui mene à tes plaisirs.
Je redoute tes soins, peu digne du salaire,
Et j'ai presque perdu l'esperance de plaire.

Va plûtôt, va plûtôt, pour ſignaler ton nom ;
Aſſervir à tes loix le jeune Alcimedon ;
Va dompter, il eſt temps, ce cœur qui te mépriſe
Par le mépris qu'il fait de l'aimable Cephiſe.
Voilà, voilà les cœurs qui ſont dignes de toi.
Mais que faire, & comment me ſouſtraire à ta loi ?
De quel front recourir à ton pouvoir ſuprême ?
N'eſt-ce pas t'implorer, Amour, contre toi-même ?
Et ne vois-tu pas bien que des levres pouſſés,
Mes voeux, en ce moment, craignent d'être exaucés ?



SUR LES PEINTURES

De Mademoiselle Cheron,

A l'occasion de son Portrait fait par elle-même.

UN jour le Dieu des Arts, l'ingénieux Mercure
Après avoir long-temps comtemplé la peinture,
Où, d'une main sçavante exprimant tous ses traits,
CHERON a consacré son nom & ses attraits,
Plus vîte que les vents qu'il fendoit de ses aîles,
Courut à Jupiter en porter les nouvelles,
Et prenant un visage où brilloit le courroux :
Dieu puissant (lui dit-il) de ta gloire jaloux,
Lorsque de ta Justice un arrêt mémorable
Me fit sur le Caucase attacher ce coupable,
Qui sur le feu du Ciel osant porter les mains,
Eut l'orgueil, malgré toi, d'en former les humains,
Tu crus que son supplice affreux & legitime
Termineroit en lui l'exemple de son crime.
Mais hélas ! c'est en vain qu'un avide vautour

Vint dévorer son cœur reproduit chaque jour ;
En vain dans ses tourmens éclate ta vengeance ;
Une fille aujourd'hui brave encor ta puissance.
Oüi, d'un peu de couleurs, une fille à nos yeux,
Fait ce qu'il osa faire avec le feu des cieux.

Te conterai-je ici toutes les impostures
Que font aux yeux surpris ses vivantes peintures ?
Le spectateur d'abord, à voir de tous côtés
Chez elle, par son art, briller tant de beautés,
Interdit, enchanté, les croyant naturelles,
De respect, en entrant, est saisi devant elles.
Il s'arrête, & ne sçait, par leur geste séduit,
D'où vient que de leur voix il n'entend pas le bruit.
Au milieu de ce cercle, attentive à l'ouvrage,
On voit cette Circé, qui forma leur visage,
Une baguette en main, & traçant quelques traits,
Sur la toile operer ses magiques secrets.
Par les mêmes couleurs son adresse féconde
Y distingue à son choix, sexe, âge, brune, blonde,
Douceur, fierté, souris, dédain, joïe, ou langueur,
Et sur l'air du visage étale tout le cœur.

Tel entre dans ces lieux, l'ame libre & paisible,
Qu'un visage inconnu rend aussi-tôt sensible,
Et d'un air empressé, prompt effet du poison,
De celle, qui l'enflamme, il demande le nom.
Un autre qui, lassé d'une vaine tendresse,
Croyoit qu'un fier dépit eut guéri sa foiblesse,
Sent r'ouvrir sa blessure, à l'image des traits
De l'ingrate Beauté, qui fit tous ses souhaits,
Dont les yeux maintenant, sans fierté, sans menace,
Semblent, d'un air riant, l'assurer de sa grace.
Prêt à souffrir encor ce qu'il souffrit pour eux,
Au flambeau de l'espoir il rallume ses feux,
Et surpris de la voir plus brillante, plus belle,
Déteste les sermens qu'il avoit faits contre elle,
Sans songer que cet air si brillant, si flateur,
D'un pinceau, qui se joüe, est l'ouvrage menteur.
Et ne te flate pas, apprenant ces prodiges,
D'en voir si-tôt perir le bruit & les vestiges.
Tout finit sous le ciel, tout succombe à la mort?
Mais, loin que ses portraits en ressentent l'effort,
La Parque, avec dépit, y voit encore en vie
Ceux à qui la lumiére est par elle ravie,
Et démentant leurs fils, qu'elle même a coupés,

Croit l'arrêt des destins, & ses ciseaux trompés.
Et que t'importe enfin, pour excuser l'injure,
Que ces objets trompeurs ne vivent qu'en peinture,
S'ils ont tout à la fois l'éclat, & le pouvoir
De ces mêmes objets, qu'un ame fait mouvoir ?
Mais c'est peu que son art, qui la couvre de gloire,
Par tant d'efforts fameux assûre sa mémoire.
Elle a voulu qu'aux yeux de l'Avenir instruit,
Son Portrait, fait par elle, en appuyât le bruit.
Et que ne fera point croire la Renommée
A la postérité de son récit charmée,
Quand elle attestera ce Portrait & ces yeux
Où brille tout l'esprit qu'elle a reçu des Cieux,
Ces yeux vifs, soûtenus encor du témoignage
Des traits fins & charmans, qui forment son visage ?
Mais sans te fatiguer d'un détail imparfait,
Il faut rendre tes yeux juges de ce Portrait.
Par lui seul, par lui seul, pour punir la coupable,
Tu verras les effets, dont son art est capable.
Ainsi parla Mercure, & Jupiter comprit
Que ce discours étoit un trait de son esprit,
Un détour qu'il prenoit pour loüer cette Belle,

Et que pour ce portrait plein de ſon nouveau zele,
Tout ce qu'il en diſoit n'étoit que dans l'eſpoir
De faire naître en lui le deſir de le voir.
Il le vit, & ſurpris d'une telle peinture,
Il trouve encor trop froid le récit de Mercure.



LES ETOILES CONJURE'ES CONTRE LE SOLEIL.

POEME ALLEGORIQUE traduit du Latin du R. P. Commire.

LES Astres indignés de voir, en sa carriere,
Le Soleil étouffer leur plus vive lumiere,
De l'Univers charmé seul attirer les yeux,
N'aguére en leur fureur troublérent tous les Cieux.
Mais sur-tout Jupiter eflammé de furie,
Et cet astre fameux qui luit sur l'Hesperie,
De la sédition donnérent le signal.
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'Egal.
Tous demandent leur part aux honneurs de la terre.
L'Envie au Ciel heureux fait-elle aussi la guerre?
Aussi-tôt de grandeur, & d'éclat differens,
De leurs Cercles sortis, on les voit tous errans.
Nul n'est plus fixe alors. La fureur les emporte,
Et chez Mercure accourt la brillante cohorte.
Le silence & la nuit aidoient à leur dessein.
Le premier des Poissons, dans un transport soudain,
Jettant l'œil sur sa queuë encor toute brûlée,

CONJURATIO

CONJURATIO STELLARUM IN SOLEM.

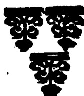
FABULA ALLEGORICA.

Fulgore Solis lumen offundi suum
Stellæ indignantes, suspici mortalibus
Cœlique solum, se relinqui inglorias,
Cuncta insuetis miscuere motibus.
Excanduisse dicitur præ cæteris
Imperium Olympi sorte adeptus Juppiter,
Et qui plagæ dat nomen occiduæ Hesperus,
Infensi Soli dum negant, alter parem,
Alter priorem ferre. Quid non & Deos
Invidia cogit? Ergo Mercurii domum
Per amica noctis se ferunt silentia,
Et quæ majores tenent Stellæ circulos,
Et quæ minores. Fecit errantes furor
Communis omnes, nulla jam fixa est polo.
Ubi coiere, tunc sio major Piscium,
Quem ambusta cauda flammis & rubens adhuc
Reddebat eloquentem, cum gemitu incipit:
Quo summa rerum sit loco, cognoscitis.

Clairs flambeaux de l'Olympe, éclatante assemblée,
De quels honteux affronts, dit-il en gemissant,
Nous accable aujourd'hui le Soleil tout-puissant ?
C'est lui seul en tous lieux, qu'on aime, qu'on révére,
S'il ne quitte le Ciel, qu'y prétendons-nous faire ?
Toi-même Jupiter, que le plus haut destin
Fit du Pere des Dieux le fils, & le voisin,
Combien de fois, helas ! frappé de sa lumiere,
T'a-t-on vu palissant retourner en arriere ?
Ton Aigle, dont le vol suivoit par-tout ta voix,
Les yeux tournés vers lui, semble implorer ses loix,
Dans son respect rebelle est jaloux de la terre,
Et voudroit en ses mains remettre le tonnerre.
Et toi brillant Vesper, bel Astre, à qui toujours
L'avantage étoit dû de devancer son cours,
Aux yeux de l'Occident confus de tes disgraces,
Ne t'asservit-il pas à marcher sur ses traces !
C'est lui qui, de la Lune obstacle injurieux,
Arrêta tout à coup son char victorieux,
Lorsque poussant plus loin ses limites fatales,
Il resserroit le cours des Etoiles Australes.
Le Belier dépoüillé deux fois de sa toison,
Adore maintenant son pouvoir & son nom.
Qu'a servi du Lion la fureur déchainée ?
Mais sans plaindre d'autrui la triste destinée,

Odiosa Solis in dies potentia,
Per damna nostra crescit. Astris omnibus
Cœlo migrandum est; ipse ni depellitur.
Mihi testis esto, Juppiter, cui proxima
Datum tenere sceptra Saturno Patri;
Quoties occursu injuriosi sideris
It retro metuens triste deliquium pati?
Etiam ministra fulminis quondam sui
Solem intuetur Aquila, nec domino alteri
Servire malit. Tuque, cujus Occidens
Adorat ignes, Hespere, illius sequi,
Dignus praire, cogeris vestigia.
Illum retusis Luna fugit cornibus,
Cum transilire aggressa fixum limitem
Austrina gravibus signa bigis stringeret.
Vim sensit Aries aureo bis vellere
Spoliatus, ore sensit ardenti minax
Oculisque, vibrans lumina incassum Leo.
Aliena, sed cur defleo infortunia?
Hem! Luctuosum Pisces exemplum sumus,
Violenta quam sit solis indignatio.
Mediis in undis infelices arsimus,
Aquarii nec profuit vicinia.
Dicere parantem plura non sivit dolor.
Exclamant omnes Sole dejecto ocyus,

Helas ! triſtes Poiſſons, par quels funeſtes coups,
Son pouvoir à nos yeux ſoûtient ſon fier courroux ?
Au milieu de nos eaux, Voiſins du Verſeau même,
Nous nous voyons brûler... Là ſa douleur extrême
De ſon recit funebre interrompit le cours.
Le Conſeil en fureur s'écrie, à ce diſcours,
Qu'il faut ſe joindre tous, pour venger cet outrage,
Que leur force eſt encore égale à leur courage,
Que ce Rival, ſi fier de tant d'heureux projets,
A leurs divorces ſeuls doit ſes plus hauts ſuccès;
De tant d'Aſtres divers la clarté ramaſſée,
Redoubloit leur courage & flatoit leur penſée,
Cette nuit leur ſembloit égale au plus beau jour;
Mais ô frivole eſpoir ! le Soleil à ſon tour
De ſes premiers rayons les vient frapper à peine,
Que leurs fronts ſont couverts d'une pâleur ſoudaine,
Et de tant de lumiere éblouïs, confondus,
Tous ces Ligueurs entr'eux ne ſe connoiſſent plus.
La Nuit fuit avec eux, & les cache en ſon ombre.
Que ſert ſans la vertu, la fureur & le nombre ?



Fatale mundo comprimendum incendium,
Superesse vires, si conjuncta manserint,
Valescere suis æmulum discordiis.
Augebat animos, atque confidentiam
Tot visa nox æquare luminibus diem
Stultè! Quadrigis vix enim Sol igneis
Vehens Olympum lucido telo impulit,
Et ecce subitus ora pallor occupat,
Seseque Stellæ mutuo ereptas suis,
Queruntur oculis impares tantæ faces
Sic dissoluta est vana conjuratio.
Fabella monstrat emere ludibrium sibi
Potentiorem qui parant lacessere,
Numerumque nil valere, si virtus abest.



IDILLE.

LA CHASSERESSE.

PHILIS, l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Philis, de qui le coeur volage
A moins de fermeté que les vents & les flots,
Poursuivoit de ses traits les oiseaux d'un bocage.
Le succès enfle son courage :
C'est assez éprouver mon arc sur des oiseaux
Qui s'arrêtent sur des ramaux,
Dit-elle en un transport de joie,
Cherchons ailleurs une autre proie
Qui puisse mieux montrer l'adresse de mon bras.
A peine en la prairie elle a fait quelque pas,
Qu'elle apperçoit des hyrondelles,
Qui traçant dans les airs mille tours redoublés,
Les uns dans les autres mêlés,
Tantôt montoient aux Cieux, tantôt mouilloient leurs aîles
Dans l'eau paisible d'un étang.
A ce vol si leger Philis trouve leur sang

Digne d'être verſé par ſes fleches mortelles.
Des yeux elle ſuit l'une d'elles ;
Et tendant une main qui ſerre l'arc fatal,
De l'autre en même temps, & d'un effort égal,
Tire, & juſqu'à ſon ſein amene
La corde, qui cede avec peine.
Le trait part ; mais l'oiſeau par un détour ſoudain
L'évite, & près de ſoi l'entend ſiffler en vain.
Elle en rougit de honte, & d'une main hâtée
Ajuſte un autre trait ſur ſon arc qu'elle tend ;
Mais ce trait décoché ne perce que le vent.
Sa rougeur en redouble ; & trop précipitée,
Trop pleine d'un ardent courroux,
Qui ne lui permet pas d'être juſte en ſes coups,
De ſes fleches en vain elle épuiſe le reſte.
Juſques où le dépit l'emporta cette fois !
Elle met ſous ſes pieds, & l'arc, & le carquois,
Les briſe, & dans l'étang les jette, & les déteſte.
Des tranſports de Philis les bizarres éclats
Firent rire l'Amour, témoin de l'aventure ;
L'Amour, qui dès long-temps attaché ſur ſes pas,
De ſa légereté reçut plus d'une injure.
Voilà, dit-il, le ſort que près d'elle j'endure.
Il n'eſt point de cœur, qu'aiſément

Mon arc victorieux ne blesse :
Mais le sien trop leger, toujours en mouvement,
Echappe à tous mes coups, & trompe mon adresse.

TRADUCTION DE L'IDILLE LATINE DE BUCCHANAN:

O FORMOSA AMARYLLI, &c.

Il étoit en Portugal lors qu'il la composa. Les uns prétendent qu'il y regrette Paris sous le nom d'Amaryllis, à l'exemple de Virgile qui sous ce même nom regretta aussi Rome. D'autres croyent qu'il avoit une véritable Amaryllis.

O Belle Amaryllis, déja loin de tes yeux,
Sept hyvers, sept été m'arrêtent dans ces lieux :
Mais j'atteste d'Amour la puissance immortelle,
Que ni de sept hivers la froidure cruelle,

Ni

Ni de sept longs étés la brulante chaleur,
En changeant l'univers, n'ont point changé mon
cœur.
De mes tendres chansons toi seule es la matiere[a]
Soit lorsque le soleil commence sa carriére,
Soit lorsqu'au fond des bois on fuit l'ardeur du
jour,
Soit quand la triste nuit vient régner à son tour.
Et quand tout est caché sous ses nuages sombres,
Toujours je te crois voir au travers de ses ombres,
Je te parle, t'embrasse, & des songes charmans
Retracent à mes yeux nos plus heureux momens.
Mais dès que le sommeil a quitté ma paupiere,
Mes chagrins renaissans ainsi que la lumiere,
Je quitte ma cabanne, & seul au fond des bois,
Guidé par la douleur qui fait trembler ma voix,
Aux antres, aux rochers, aux arbres, aux fon-
taines,
Les yeux noyés de pleurs, je raconte mes peines.
Echo, seule sensible à mes vifs déplaisirs,
Dans un antre voisin imite mes soupirs.

Souvent d'un roc élevé dans la nuë,
Vers le vaste Océan tournant ma triste vuë,
Aux vents, aux flots, aux Dieux j'adresse ces
discours

Répétés mille fois, & méprisés toujours.

O vaste mer, & vous aimables Nereïdes,
Portez-moi sur les bords où vont mes vœux rapides:
Ou, pour un malheureux si c'est trop demander,
Par un naufrage au moins que j'y puisse aborder.

Combien de fois, pressé de mes douleurs mortelles,
Ai-je dit aux Zéphyrs, dont j'enviois les aîles:
Doux vents, qui devez voir la belle Amarillis,
Contez-lui les regrets du fidéle Daphnis.
Qu'ainsi sur les rochers des hautes pyrenées,
Ne se brisent jamais vos aîles fortunées:
Qu'ainsi le Dieu du jour, au gré de vos souhaits,
Dissipe devant vous les nuages épais.
Combien de fois, hélas! quand d'une aîle rapide,
Eurus, en se joüant, frisoit la plaine humide,
Lui dis-je: O toi qui viens de l'aimable séjour,
Où régne la Beauté pour qui je meurs d'amour,
Dis-moi de son Daphnis se souvient-elle encore?
Mais lui sans répliquer, plus fier, plus je l'implore,
D'un murmure insultant m'explique son courroux,
S'enfuit. Un froid mortel glace mon cœur jaloux.

Ainsi je me consume; ainsi Bergers, Bergeres,

Et Nymphes, & Sylvains, danſans ſur les fougeres,
En vain penſent charmer mes ennuis rigoureux,
La belle Amarillis a ſeule tous mes voeux.
Cependant quoi que triſte, errant, inconſolable,
A Lyciſque, à Melis j'ai pu paroître aimable:
Liciſque, dont on vante & la danſe & la voix,
Melis, dont l'eſprit doux ſçait faire aimer ſes loix,
Iberes toutes deux, riches, & dans un âge
Qui du plus vif éclat fait briller un viſage.
Leurs meres ſouhaitant que je les puiſſe aimer,
Les excitent ſans ceſſe au ſoin de me charmer;
Tandis que ſecondant leurs yeux & leurs careſſes,
Leurs peres en ſecret me font mille promeſſes,
Me propoſent pour dot cent brebis, cent agneaux,
Par moi-même choiſis dans leurs nombreux troupeaux.
Mais ni ces agneaux offerts avec leurs meres,
Ni les diſcours flateurs de ces jeunes Bergeres,
Ni plaintes, ni préſens, ni d'autres biens promis,
N'ont pû tenter ce coeur à toi ſeule ſoûmis.
Comme ſur les roſeaux l'emporte ce haut chêne,
Le printemps ſur l'hyver, & ſur l'Hebre la Seine,

Autant Amarillis, par l'éclat de ses yeux,
Surpassera toujours les Nymphes de ces lieux.
Souvent dans ces ruisseaux que grossissent mes larmes
La soigneuse Melis vient consulter ses charmes,
Se teindre les cheveux, m'y tendre des liens,
Et puis vient à mes yeux faire briller les siens.
Elle croit bien me plaire, & sans doute elle est belle.
Pourquoi tous ces chagrins, insensé, me dit-elle?
Que te sert chaque jour de verser tant de pleurs?
Notre terre pour toi peut avoir des douceurs.
Prens de ces fruits, jouis des biens dont elle est pleine,
Et quitte une espérance & si lente & si vaine.
Souvent quand pour danser au son du chalumeau,
La Jeunesse à l'envi s'assemble sous l'ormeau,
Tandis qu'indifferent je regarde la fête,
Je vois qu'auprès de moi Licisque exprès s'arrête,
Et feignant par hazard de me tourner le dos,
Sur un air, en dansant, elle ajuste ces mots:
Il faut de Nemesis redouter la puissance.
Nemesis venge aussi les amours qu'on offense.

J'ai vû, moi, qu'un Chasseur, d'un vain desir épris,
Négligeant, pour un cerf, un dain qu'il auroit pris,
N'a rapporté le soir, en faisant sa retraite,
Ni le cerf qu'il vouloit, ni le dain qu'il regrette,
J'ai vû moi-même un jour un berger dédaigneux,
Pour avoir un hautbois qui seul flatoit ses vœux,
D'un frêle chalumeau mépriser l'harmonie.
Il n'eut ni l'un ni l'autre, & sa fierté punie
Vit qu'un autre berger, pour le confondre mieux,
Du même chalumeau vint jouer à ses yeux.
C'est ainsi, Nemesis, qu'éclate ta vengeance,
Ainsi tu sçais tromper une vaine espérance.

Tels & d'autres discours, par les vents emportés,
Ces Belles, à l'envi, m'ont souvent répétés.
Mais le chien voudra plaire à la louve attendrie,
Du taureau sur les monts l'ourse sera chérie,
La lionne rendra le chevreuil amoureux,
Quand Lycisque ou Melis pourront changer mes vœux.
Oui, tout sera plutôt changé dans la nature,
Les Zephyrs, les ruisseaux perdront leur doux murmure.
On n'estimera plus les roses ni les lis,
Quand je n'aimerai plus la belle Amarillis.

De mon cœur amoureux l'ardeur tendre & fidelle
A commencé par elle, & finira par elle.

ELEGIE.

SUR UNE PASSION DIMINUE'E.

C'est une Femme qui parle.

NON, vous ne m'aimez plus, & votre ame infidelle
N'a plus rien d'une ardeur, que j'ai cruë immortelle.
Je n'en puis plus douter. Je voulois en ce jour
Par vos chagrins jaloux juger de votre amour.
Devant vous, près de vous, mon cœur s'est pû contraindre
A flater un Rival, qui pût vous faire craindre.
Je voulois dans vos yeux voir briller le courroux:
Mais, loin d'y rien trouver qui marquât un Jaloux,
Vous ne fûtes jamais d'humeur plus agréable.
Quel changement si prompt vous rend si raisonnable?
Autrefois un souris, ou le moindre regard,

Vers ce même Rival échappé par hazard,
De tout votre courroux m'attiroit les allarmes,
Qu'à peine j'appaiſois par des torrens de larmes.
Vous vouliez qu'en vous ſeul fixant tous mes deſirs,
Je fiſſe tout céder au ſoin de vos plaiſirs.
Une heure, par hazard écoulée à m'attendre,
Etoit un crime affreux, qu'on ne pouvoit défendre.
Vos chagrins n'excuſoient, ni beſoin, ni devoir.
Maintenant que je ſois, tout un jour, ſans vous voir,
Quand vous me revoyez, vos feux dans le ſilence,
Ne me demandent plus compte de mon abſence,
Sans que vous m'en preſſiez, je vous dis mes raiſons,
Et vous les écoutez tranquille, ſans ſoupçons.
Rien de moi ne peut plus vous paroître une injure.
Ah! ton crime eſt certain, tu me trahis, Parjure.
Tes careſſes ici ne me raſſurent point.
Ton ſexe ſans amour eſt prodigue en ce point.
C'eſt par-là tous les jours qu'il éblouit le nôtre.
Par tes tranſports jaloux diſtingue-moi d'une autre.

Reprens ce fier courroux, ces mouvemens confus,
Que l'on ne ressent point pour ce qu'on n'aime plus;
De reproches cruels accable-moi sans cesse,
Et demande à mon cœur encor plus de tendresse,
A mon parfait amour impute des défauts,
Et dans tous tes amis pense voir des rivaux.
Quoi que jure à tes yeux mon ardeur si visible,
Helas! qu'on aime peu, quand on est si paisible!
Si tu m'aimes enfin, sur quelle sureté
Gardes-tu si long-temps cette tranquillité?
Jamais cœur n'a brûlé d'une plus vive flamme,
Je t'adore, il est vrai: mais je suis femme,
De tant d'amans trahis ne crains tu point le sort?
Tant d'Amans, qu'on juroit d'aimer jusqu'à la mort,
Tendres, soumis, constans, remplis de mille charmes.
Mais non, J'en ai trop fait, je t'ai mis hors d'allarmes.
Quel exemple pourroit te donner de l'effroi?
Jamais, depuis qu'on aime aima-t-on comme moi.



INFIDELITÉ.

MIRACLE ! nouvelle imprévue !
Iris qu'on avoit toujours crue
Faite de marbre & de rocher,
Eſt de chair comme nous, & ſe laiſſe toucher.
Toucher, c'eſt déja beaucoup dire.
Ce n'eſt encore rien. Elle verſe des pleurs.
Ce n'eſt pas encor tout. Jugez de ſon martyre.
Un volage la quitte, après mille faveurs,
Sans qu'un crime ſi noir, dans l'eſprit de la Belle,
Puiſſe un moment effacer ſes appas.
Mais qu'il eſt bien puni ! Qu'il y perd, l'infidéle !
Elle vouloit l'avoir à tout moment près d'elle ;
Le flatoit, le baiſoit, le mettoit dans ſes draps,
Sur ſon ſein.... ſur ſon ſein ? Qu'entendez-vous,
Poëte,
Par ces mots-là ? J'entens qu'elle avoit un moineau
Familier, enjoué, d'un plumage fort beau,
Plus charmant que ne fut la célebre fauvette,
Plus aimé que celui que Catulle regrette.
L'ingrat, le fripon s'envola

L'autre jour par la fenêtre,
Sans que depuis on l'ait vû reparoître ;
Et c'est ce qu'elle pleure... Ah ! dites donc cela.

ALLARMES

A UN MEDECIN.

JUSTE Ciel ! qu'ai-je vû ? quelle crainte me glace ?
Pren garde, cher Damon, c'est toi
Que cette vision menace.
Je craindrois moins si c'étoit moi.
Hier, lorsque la nuit commençoit sa carriere,
Par ma rêverie emporté,
J'allois toujours suivant un sentier écarté ;
Quand un bruit vers l'endroit, où l'on voit la riviere
Couler à flots tardifs au bas du cimetiere,
Excita tout à coup ma curiosité.
J'y cours. Quel spectre, ô Ciel ! Quel horrible figure !
Je vois ce monstre affreux funeste à la nature.
Ses membres sont des os, & sans chair, & sans peau.

Tel eſt un corps ſeché dans le fond d'un tom-
beau.
Telle enfin de la mort on nous fait la peinture.
D'abord je voulois m'échapper :
Mais mon corps, dans l'horreur ſoudaine
Dont je me ſentis fraper,
Sur mes pieds chancelans ſe ſoutenoit à peine,
Et tout ce que je pus, rempli d'un tel effroi,
Ce fut de me cacher, retenant mon haleine,
Derriere un arbre épais que je vis près de moi.
De-là je l'obſervai, d'un œil plein de ſurpriſe.
Je la vis, près de l'eau, ſur ſes genoux aſſiſe.
La Cruelle, aiguiſant cette terrible faulx,
Par qui toute vie eſt tranchée,
Agitoit avec bruit la maſſe de ſes os ;
A ce travail alors tellement attachée,
Et baiſſant enſorte les yeux,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Auſſi-tôt qu'elle crut ſa faulx bien affilée,
Elle la prend, ſe leve, & de fureur troublée,
Hauſſant ſon effroyable voix
Qu'animoit la fierté du regard & du geſte :
Voici, dit-elle, cette fois,
Voici de quoi punir cet ennemi funeſte,
Dont l'art, contre mes coups protegeant les hu-
mains,

Fraude par-tout mes droits, & trompe mes desseins.
Quelle étoit mon erreur, & par quelle indulgence
Ai-je pû si long-temps retarder ma vengeance ?
En vain de mille maux divers
Sur les corps des Mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puissance ;
Contrainte de céder à ses secours offerts,
Je le vois tous les jours m'enlever quelque proie.
Par lui, par son fatal sçavoir,
Je n'entends plus ici ces cris de désespoir,
Je ne vois point ces pleurs qui font toute ma joie,
Et ma faulx méprisée à peine a le pouvoir
De trancher les destinées
Des vieillards accablés sous le faix des années.
Et je pourrois encor, sans colere & sans cœur,
De tant de noirs affrons laisser vivre l'Auteur ?
Vivent, vivent plutôt au delà des limites
Qu'aux Mortels ici bas la nature a prescrites,
Tant de Medecins ignorans,
Qui, par cent moyens differens,
Trouvant l'art de tuer, sans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes.
Mais toi, traître Damon, nom par moi détesté,
Nom que je n'entens point, sans frémir de colere,

Meurs, & reçois le salaire
Que ton audace a mérité :
Ou, pour parer le coup qui va t'être porté,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monstre se tût, & du fond des tombeaux
Soudain d'horribles cris sortirent.
Les oiseaux de la nuit à sa voix répondirent,
Le Fleuve épouvanté retint longtems ses eaux;
Et les ombres qui s'épaissirent,
Dérobant son départ à mes timides yeux,
Seul avec les hiboux je me vis dans ces lieux.

L'AMOUR VENGE'.

IDYLLE EN VERS LIBRES.

DEux beaux yeux, une belle bouche,
Capables d'enflammer le cœur le plus farouche,
De la froideur du mien s'appercevant un jour,
Résolurent entre eux, pour en tirer vengeance,
De s'en aller en diligence
L'accuser de concert au tribunal d'Amour.
Plus rouge que jamais de honte & de colere,

La bouche se chargea de parlerpour tous trois.
Elle dit qu'en tous lieux mon cœur vain, téméraire,
Se rioit de l'Amour, & traitoit de chimere
Tout ce qu'on publioit du bonheur de ses loix;
Qu'il disoit que jadis pour le repos du monde,
Il eût bien mieux valu que l'onde,
Qui de Venus fut le berceau,
De la Mere & du Fils eût été le tombeau;
Et qu'on devroit laisser, en haine de leurs crimes,
Dans leurs temples deserts leurs autels sans victimes,
De l'Amour à ces mots quel devint le courroux
Il se tourne d'abord vers ses gardes fidéles,
Et de ses yeux ardens jettant des étincelles:
Fermes soûtiens d'un trône, où je régne avec vous,
Vous, dit-il, qui sçavez sans peine,
Dans vos pieges secrets attirer tous les cœurs,
Regards charmans, souris flateurs,
Courez, que mort ou vif en ces lieux on l'amene.
Soudain, cachant leurs fers, & leurs traits aiguisés
Sous un air simple déguisés,
Ils partent, & d'abord tendent si bien leur piege,
Que mon cœur malheureux

Se laisse envelopper, & serrer de cent nœuds.
Ainsi pris & lié, traité de sacrilege,
Au trône de l'Amour ce Captif est traîné,
Et là, sans autre procédure,
Il est aussitôt condamné
D'être mis à la torture.
Pourquoi ce tourment rigoureux,
S'il veut de son erreur faire un aveu sincere,
Dit alors un Soupir, Avocat ordinaire
Des pauvres accusés au Senat amoureux?
De cette remontrance on connut la justice,
Et soudain on cessa les apprêts du supplice.
Mais mon cœur par l'Amour étant interrogé,
Il est vrai, lui dit-il, je t'ai trop outragé,
Et jusques à ce jour, ta mortelle adversaire,
La froide indifference.... A ce nom odieux,
Indigné qu'on l'osât prononcer à ses yeux,
L'Amour ne peut retenir sa colere,
Et sans plus écouter ce discours trop sincere,
D'un air, & d'un ton furieux,
Il ordonna, pour premiere vengeance,
Que mon cœur fût le but de cent traits inhumains,
Et voulut de ses propres mains
Exécuter cette sentence.

Mon cœur de toutes parts se vit bientôt percé ;
Puis de flêches tout hérissé,
Ce Dieu vengeur le jette encore
Dans un grand feu qui le dévore,
Chargeant les trois Témoins d'avoir soin désormais
De l'entretenir à leurs frais.
Chacun de son devoir avec zele s'acquite.
Jamais feu ne brûla, ni si fort, ni si vîte.
Mais, ô miracle surprenant,
Que mon cœur autrefois eut tant de peine à croire!
Dans ces feux, dans ces maux, il trouve maintenant son bonheur & sa gloire.
Grand Dieu, dit-il souvent, qu'heureuse est ta victoire!
Que doux sont les tourmens, qui me font soupirer!
Dure, dure à jamais une telle souffrance.
Ah malheureuse indifference!
Quel aimable Dieu je t'osois préferer.

SUR LES PLAISIRS AISÉS.

ELEGIE.

OUI, les plaisirs aisés touchent seuls mon envie,
sur

Sur eux ſeuls eſt fondé le bonheur de ma vie.
Le mélange des maux, loin d'exciter mon cœur,
A mes déſirs éteints en corrompt la douceur.
Je ris de ces Amans, dont l'ame opiniâtre
Contre un objet cruel fait gloire de combattre,
Qui veulent que la glace irrite leurs ardeurs,
Et goûtent mieux un bien aſſaiſonné de pleurs.
Quiconque eſt ſi biſarre au choix de ſes délices,
Doit ne ſe promener qu'auprès des précipices,
Doit n'aimer le printemps qu'après de longs hivers,
Doit au mépris des fleurs, dont nos prés ſont couverts,
Aller chercher ces fleurs, qu'un jeu de la nature,
Sur le ſommet des monts produit à l'aventure,
Doit ſouhaiter enfin, pour gouter les beaux jours,
Qu'un orage ſouvent vienne en troubler le cours.
Loin de moi ces amours penibles & chagrines:
Roſes, dans les jardins ſechez ſur vos épines,
Tandis que de ma main, pour leur gloire cueillis,
Ces œillets vont parer le ſein d'Amarillis.



LE MOINEAU de Madame, à elle-même.

EPITRE.

QU'ENTENS-je, ma belle Maitresse ?
On dit que mon départ vous cause une tristesse,
Que jusqu'ici rien ne sçauroit bannir.
Cette tendre amitié sans doute m'est bien chere,
Et je voudrois la satisfaire:
Mais je ne me sçaurois résoudre à revenir.
Il est vrai que la servitude
Perd chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude.
Plus d'un cœur en secret envioit ma prison.
Une cage toujours propre, toujours couverte
De fleurs, selon la saison,
Et qui m'étoit toujours ouverte;
Une chambre fort belle, ou j'avois le plaisir
D'exercer, selon mon desir,
Mes aîles que vous laissiez croître;
Les mets qu'on vous servoit, vos caresses enfin:
Penseroit-on qu'il fut un plus heureux destin!
Hier j'en entretenois, sur les branches d'un hêtre

Un moineau dont l'eſprit me parut fort moral.
Banni, banni, dit-il, ce ſouvenir fatal;
Et ſonge déſormais que tu n'a plus de maître.
On peut, à moins de frais gouter un ſort plus doux.
Un grain de chenevi, qu'on trouve parmi l'herbe,
Eſt d'un goût plus exquis pour nous,
Que ces mets qu'on nous offre en un palais ſuperbe.
Une chambre fort belle étoit l'heureux ſéjour
Où tu pouvois voler & joüer tout le jour:
Mais cette chambre, en ſon enceinte,
Limitoit ta courſe contrainte,
Et tu vois bien ce bois ſi beau, ſi ſpatieux,
Où tout me plaît, où tout m'attire;
S'il falloit que l'on me vînt dire:
Tu ne ſortiras plus de ces aimables lieux,
Fais-y pour jamais ta demeure;
Auſſi-tôt ce bois à mes yeux
Ne paroîtroit qu'un ſejour ennuyeux,
Qu'une étroite priſon où je mourrois ſur l'heure.
Pour bornes à mon vol je ne veux que les Cieux.
De ce diſcours, je le confeſſe,
Je goûtai la ſolidité,
Et puis lorſque vers la tendreſſe
On ſe trouve auſſi porté,
Que les Oiſeaux de mon eſpece,

Pour un cœur, sans l'amour point de felicité.
Or pouvois-je chez vous en gouter les doux charmes,
Vous qui par votre exemple, & par vos entretiens,
Des tendres cœurs décriant les liens,
Inspirez encor vos allarmes
A la jeune Beauté mise par vous au jour,
Et lui mettez en main les armes,
Dont vous sçavez vaincre l'Amour ?
Certe elle a fait, sous votre empire,
Un progrès bien digne de vous.
Un amant lui vient-il d'un air soumis, & doux,
Découvrir en tremblant son amoureux martyre ?
Elle ne montre à ses yeux nul chagrin :
Mais elle le regarde avec un air malin,
Le quitte sans rien dire, en haussant les épaules,
Puis se met à chanter, ou par un saut badin
Répond à ses discours frivoles.
J'enrageois de bon cœur de voir ainsi chez vous
Condamner un penchant si doux.
Hé, qui t'empêchoit de le suivre,
(Me direz-vous ici) t'avois-je pas donné
Un Amant avec qui vivre ?
Oui, le tour est, ma foi, d'un esprit raffiné.
Vous me l'aviez choisi si grossier, si rustique,

Qu'on voyoit bien que votre envie unique
Etoit de dégouter mes jeunes sentimens
De l'Amour, & des amans.
Et puis, ne tient-il qu'à dire :
Vîte, aimez cet Amant qui vous aime aujourd'hui,
Et pour lui d'abord on soupire ?
Aime-t-on, ou par l'ordre, ou par les yeux d'autrui ?
Dans ces réflexions j'avois l'ame plongée,
De divers soucis rongée,
Quand un Zephyr, sans doute envoyé par l'Amour,
Que j'implorois chaque jour,
Ebranle une fenêtre, & l'eut bien-tôt ouverte.
Je fus prompte à saisir l'occasion offerte.
Je pars, & le suivant dans le vague des airs,
J'arrive dans un bois, où des arbres divers
L'épaisse & verte chevelure,
Le murmure des clairs ruisseaux,
La musique de mille oiseaux,
Ont fait le plus beau lieu de toute la nature.
Dans tout le bois en un moment
Courut de bec en bec, la nouvelle certaine
Qu'il venoit d'arriver une Parisienne,
Jeune, & dit-on, d'un air charmant.
A ce bruit aussi-tôt des oiseaux de tout âge,

De tout ſexe, de tout plumage,
De toutes ſortes de noms,
Viennent de tous les environs.
On me regarde, on m'examine.
Ils me trouvoient certains airs fins, touchans,
Dans le regard, dans le port, dans la mine,
Et qu'ils convenoient tous que l'on n'a point aux champs.
Je pris, ſur leur louange, une nouvelle audace.
Je déployai mes aîles à leurs yeux,
Et par un vol ingénieux,
Dans les airs auſſi-tôt je trace
Ces chiffres amoureux, ces cercles ſi charmans;
Qu'en un bal, avec tant de grace,
Sçait former votre fille, au ſon des inſtrumens.
Pour m'applaudir, chacun battoit des aîles;
Et par-là je déplus beaucoup à quelques belles.
Une Allouette ſur-tout,
Voyant ſon Amant prendre goût
Aux agrémens de ma perſonne,
Me dit d'un ton malin : Bel oiſeau de Paris,
Montrez nous quelque eſſai de votre voix mignonne,
Du nouvel Opera n'auriez-vous rien appris?
Comme l'on ſçait, celles de mon eſpece

Sçavent mieux aimer que chanter ;
Et la Jalouſe crut, trouvant cette fineſſe,
Que ma voix alloit tout gâter.
Mais je rabbatis bien ſon caquet, & ſa gloire.
Je m'apprêtai, je pris mon ton,
Et je leur chantai ſans façon
Un air, qui me vint en mémoire,
Un air tendre & touchant, que d'un genie aiſé
Votre fille en charmes feconde
A nouvellement composé.
Que vous dirai-je enfin ? je ravis tout le monde.
Surpriſe, & confuſe à la fois,
L'aloüette en perdit la voix,
Apprenant par cette aventure
Qu'en moi vos ſoins heureux corrigeoient la nature.
C'eſt ainſi que je ſçus des hôtes de ce bois
Charmer & l'oreille, & la vûë,
Et je n'y vêcus pas long-temps, ſans faire choix
D'un Amant qu'attache à mes loix
Une ardeur ſincere, aſſiduë....
Mais je ſuis contrainte à finir.
Adieu, je l'apperçois venir.



A IRIS,

Le jour de sa fete.

Vous m'avez fait, Iris, une défense expresse
D'oser faire en ce jour éclater ma tendresse
Par un leger présent de fleurs.
O Ciel ! il faudra que je voye
Le bouquet d'un Rival superbe & plein de joye,
Sur votre sein étaler ses couleurs.
De quel chagrin mortel mon coeur sera la proye ?
Non, quoi qu'il coûte à mon amour,
Je ne vous verrai point, Iris, de tout le jour.
Il est vrai que votre défense
Semble avoir un motif, qui devroit me flater ;
Mais j'évite votre presence,
Pour ne rien voir qui m'en fasse douter.



A

A MADEMOISELLE P.

Fille d'un Senateur Genois.

Pour l'inviter à paroître en Public en habit d'Epouse, avant le jour de son Mariage.

ODE

En Vers irreguliers.



HASTEZ-VOUS de répondre à notre impatience,
Iris, dès maintenant paroissez à nos yeux
Dans toute la magnificence,
Qui doit environner votre hymen glorieux.
Pourquoi differer davantage ?
Venez, venez, montrer le plus parfait ouvrage,
Que le Ciel ait jamais formé ;
Venez par vos attraits confirmer ses miracles,
Et soiez desormais le plus beau des spectacles,
Qu'il puisse offrir aux yeux de l'Univers charmé.



O quelle ſurpriſe nouvelle
Causeront tant d'attraits montrés dans tout leur jour!
Aux yeux de votre Epoux que vous paroîtrez belle!
Quels éloges par tout accroîtront ſon amour!
Mais autant que ce jour doit ſignaler vos charmes,
Qu'aux plus fieres Beautés il prepare d'allarmes!
Pour elles quels affronts s'offrent à prevenir!
Déja pour relever l'éclat de leur viſage,
On voit leurs mains mettre en uſage
Tout ce que l'art leur peut fournir.



Toute diſpute entre elles ceſſe,
Pour les Amans, pour les appas.
Leur peril calme leurs debats.
Vous ſeul êtes l'objet du chagrin qui les preſſe.
On remarque déja leur ſoin à menager
Tous ceux que leur orgueil ſe plaiſoit d'affliger,
Et pour s'aſſurer d'eux, ſe montrer moins cruelles.
Elles tremblent de voir par leur foule augmenté
Le nombre des voix, qui contre elles
Decideront pour vous du prix de la Beauté.



Mais que, pour parer cette injure,
Leur orgueil à ces ſoins veuille ſe ravaler ;
Que leur art pretende égaler
Votre teint, dont l'éclat n'eſt dû qu'à la nature ;
N'ont-elles à combattre en vous que la beauté ?
Votre eſprit avant l'âge en ſa maturité,
Cet eſprit où le Ciel verſa tant de lumieres,
Vos ſublimes vertus, témoins de vos Ayeux,
Sont-elles à leur crainte une moindre matiere ?
Ont-elles pour les cœurs moins d'attraits que vos
yeux ?



TRADUCTION
Du Pſeaume 2.
Quare fremuerunt gentes.
C'eſt le Roy qui parle.

QUEL ſujet de courroux, quelle nouvelle
injure
De tant de Nations excite le murmure ?

Que prétend leur fureur ? Quel frivole dessein
A mis à tant de Rois les armes à la main ?
Rebelles au vrai Dieu, corrupteurs témeraires
De la Loi, que son Verbe a transmise à leurs Peres,
Ou jaloux que le Ciel par tout soit mon appui,
S'attaquent-ils à moi, pour se venger de lui ?
Sauvons-nous, disent-ils, des fers qu'on nous apprête,
A la honte du joug derobons notre tête.
Détruisons un bonheur, qui nous blesse les yeux.
Mais le Maître Eternel de la Terre & des Cieux,
Rira des vains projets que leur bouche m'annonce,
Et ses foudres feront entendre la réponse.
La discorde & l'effroi troubleront leur Conseil.
Je verrai de leur haine avorter l'appareil.
C'est-moi, c'est moi qui suis, par son ordre sublime,
De la sainte Sion le Prince legitime ;
C'est moi qui publirai, qui défendrai ses Loix.
Je trouve un fils en toi, m'a dit ce Roy des Rois,
Aujourd'hui dans ton Dieu tu vas trouver un Pere.
Veux-tu des nations confondre la colere ?
Veux-tu de leur dépouille enrichir tes Etats,
Ou voir tout l'Univers asservi par ton bras ?
Parle, ton bras soudain armé de mon tonnerre

Brisera tes jaloux, comme on brise le verre :
D'un opprobre éternel tu les verras couverts,
Ramper servilement sous le poids de tes fers.

Vous donc, à qui ma gloire est un mortel outrage,
Du Dieu, qui me protege, entendez le langage;
Fiers Monarques, souffrez qu'une sainte terreur
Tourne en amour pour lui votre noire fureur;
Venez mettre l'orgueil, qui vous sçût trop seduire,
Aux pieds de ces autels, que vous vouliez détruire.
Quand il fait dans les airs tonner son fier courroux,
Heureux, qui tout à lui n'en peut craindre les coups.



ODE ITALIENNE.

Sur laquelle j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie des Apatistes.



V'E' chi mi sgrida e dice,
A che pensi, infelice?
Che fai? Forse présumi
Di Filli col tuo ardore
Fermar l'instabil core.
Ferma pria venti e fiumi;
Poi sû l'alma rubella
Per tè si provi pure arte sì bella.



A tai detti rispondo,
O fato mio giocondo!
Provido ciel, che diede
A lei cor si leggiero:
Che se a l'amor primiero
Serbasse ogn' or la fede,
Come fissi in altrui

Ver me si volgerian gli affetti sui ?



M'ami ella un giorno solo ;
Dà mè poi fugga à volo
Preda di nuovo Amante ;
Che in si bel giorno e ameno
Mi struggerebbe il seno
Giubilo traboccante ;
Onde lieto e gradito
Trà contenti morrei, pria che tradito.

MADRIGAL.

Commencement d'une Passion.

VOus aimer, vous servir, vous assûrer sans cesse
D'une éternelle tendresse,
Rien ne seroit plus doux pour mon cœur enflammé.
Que je serois heureux d'y borner mon envie !
Mais que je crains, belle Silvie,
Qu'un jour je ne veuille être aimé.

MADRIGAL.

Sur une belle voix, & de beaux yeux.

EN vain d'une amoureuſe flamme
La raiſon devant vous ſonge à garder une ame,
Votre voix, belle Iris, par les ſons les plus doux,
Endort ſa vigilance, & trompe ſes allarmes,
Tandis que vos yeux pleins de charmes
Percent nos cœurs de mille coups.

MADRIGAL.

Pourquoi l'on ſe plaint tant de l'Amour.

SI l'Empire amoureux
Paroît rempli de tant de maux affreux,
Ce n'eſt pas que ſouvent il n'ait d'heureuſes chaînes:
Mais par des ſentimens ou jaloux ou diſcrets,
On tient ſes plaiſirs ſecrets,
On ne dit que ſes peines.

MADRIGAL.

L'Amant content de peu.

UN ſeul regard d'Iris, même ſevere,
Vaut à mon cœur les plaiſirs les plus doux.
Si ce regard étoit déſarmé de colere,
Grands Dieux, de mon bonheur je vous rendrois jaloux.

MADRIGAL.

Sur un Portrait du Roy, qui d'une main ſoûtient un globe, & de l'autre une Egliſe.

A L'ASPECT de ce front, où Mars s'eſt peint lui-même,
France, beni l'Auteur de ta gloire ſuprême;
Que la triſte hereſie en paliſſe d'effroi.
Le voici ce Heros qui l'oblige à ſe rendre,

Qui fait, pour ton bonheur, tout ce qu'on peut
attendre
D'un Pere, d'un Chrétien, d'un Conquerant,
d'un Roi.

MADRIGAL

Envoyé avec des fleurs.

AUPRES de votre teint, dont l'éclat est si doux,
Ces fleurs vont voir d'abord tout leur éclat s'éteindre :
Mais, belle Iris, qui peut les plaindre ?
Elles vont mourir près de vous.



EPIGRAMME.

L'orgueil de Philis abbaissé.

TANT que l'éclat des jeunes ans
Soûtenoit de Philis les appas florissans,
Par tout on se plaignoit de son orgueil extrême :
Mais à présent que l'âge a fletri ses appas,
Son cœur, qui s'abandonne à qui n'y songeoit pas,
Est comme un fruit trop mur qui tombe de lui-même.

MADRIGAL.

JALOUSIE.

QUEL chagrin me saisit ! que mon ame est troublée !
Iris va dans une assemblée,
Où mon Rival l'attend, & suivra tous ses pas.
Il n'en est point aimé, si j'en crois cette Belle ;
Mais le bonheur d'être auprès d'elle
Doit-il être pour ceux qu'elle n'écoute pas ?

MADRIGAL,

Traduit de l'Espagnol de Christoral de Castilejo.

O Destin des Mortels ! ô misere infinie !
Le Ciel, dès le premier jusques au dernier jour,
Nous soûmet à la tyrannie
De la Fortune, ou de l'Amour.
L'Amour est un enfant, la Fortune une femme.
Tous deux sont aveugles & fous.
Tous deux changent sans cesse & de visage, & d'ame ;
Sous deux Maîtres pareils quels biens trouverions-nous ?

MADRIGAL.

Sur un Portrait.

Telle fut celle dont les charmes
Mirent toute la Grece en armes.

Trop heureux le Berger qui fut ſon favori !
Mais ſi la belle Grecque eût eu cet air modeſte,
Pâris à ſa Patrie eût été moins funeſte.
Le reſpect l'eût fait taire, & lui-ſeul eût péri.

MADRIGAL.

PROTESTATION.

NON, vous n'aurez jamais, Iris, ſous votre loi
Un Amant auſſi tendre, auſſi conſtant que moi.
Je ſçai que de vos yeux le pouvoir eſt extrême,
Sur les cœurs les plus durs ils ſont ſûrs de leur coup :
Mais on peut vous aimer beaucoup,
Sans vous aimer autant que je vous aime.



MADRIGAL.

Qu'un Rival, quel qui ſoit, eſt toujours à craindre.

QUELQUE peu d'agrément qu'on trouve en un Rival,
C'eſt toujours à nos vœux un obſtacle fatal.
Par caprice de goût, quelquefois il ſçait plaire,
Ou du moins, en faiſant ſa cour,
Il ſçait ou contraindre, ou diſtraire
Un cœur qui tout entier n'eſt dû qu'à notre amour.

EPIGRAMME LATINE D'AUSONE.

INFELIX Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Traduction en françois.

DIDON, tes deux maris te comblent de douleurs:
Le premier meurt, tu fuis; le ſecond fuit, tu meurs.

MADRIGAL.

LE VOLAGE.

Bien que je fois infidelle,
Bien que jamais la plus belle
De mes volages feux n'ait pû fixer le cours,
Je ne crains point qu'Amour s'en offense, & s'en venge.
Qu'importe à ce Dieu qu'on change,
Pourvu que l'on aime toujours ?

SUR UN NEZ RETROUSSÉ au dessous d'une grande bouche puante.

Ah ! quelles dents longues & noires
Bordent vos énormes machoires !
Que votre nez est sage & fin !
Frappé de leur odeur terrible,
On le voit rebrousser chemin,
Pour éviter ce gouffre horrible.

Ah ! fermez moi cette ouverture !
J'aime autant d'une ſepulture
Sentir l'air le plus corrompu.
La Nature, en vous faiſant naître,
Vous mit-elle le trou du....
Où votre bouche devoit être ?

MADRIGAL.

Sur un commandement d'écrire.

Vous m'ordonnez de vous écrire ;
Mais votre libre humeur qui ne cherche qu'à rire,
Veut qu'un ſtyle enjoüé vous exprime mes feux.
Pour ſatisfaire votre envie,
Rendez-moi donc, belle Silvie,
Plus content, ou moins amoureux.



EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

Le bonheur inutile.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
Loin de moi j'apprens que son coeur
Rend à mes feux plus de justice.
Amour, souffres-tu ce caprice ?
Ne serai-je jamais present à mon bonheur ?



LE TOMBEAU DE MONSIEUR LE MARQUIS DE CREQUY,

Mort à la bataille de Luzare.

Pour l'intelligence du commencement de ces Vers, il faut sçavoir que dans le même instant qu'on le mettoit dans le tombeau, les Ennemis firent une décharge de toute leur artillerie. Des Deserteurs qui vinrent ce jour-là, de leur camp au nôtre, dirent, entre autres raisons, que c'étoient les rejoüissances qu'ils faisoient pour la bataille de Luzare qu'ils prétendoient avoir gagnée.

TAndis que désolés de ta perte cruelle,
Nous livrons au tombeau ta dépoüille mortelle,
Magnanime Heros, quels bruits & quels éclairs
Du camp des Ennemis répandus dans les airs

Par cent bouches d'airain nous annoncent leur
joie ?
Quel est donc le bonheur que le Ciel leur envoie ?
Osent-ils maintenant, en Vainqueurs glorieux,
De leur dernier combat triompher à nos yeux ?
* Par les vapeurs du vin leur fureur animée,
Vint, pleine d'esperance, attaquer notre armée.
Ils vouloient dérober Luzare à nos efforts,
Et du fleuve voisin nous défendre les bords.
Ils craignoient, que joignant l'un & l'autre rivage,
Un pont à nos secours n'ouvrît un sûr passage.
Quel en fut le succès ? Leurs plus fiers bataillons
N'ont-ils pas de leur sang inondé les sillons ?
N'avons-nous pas d'abord dans Luzare renduë
Chargé de fers les bras qui l'avoient défenduë ?
Ce pont enfin, tout prêt à braver leur courroux,
N'est-il pas commencé sous leurs yeux, sous leurs
coups ?
S'ils ont à se louer de leur sort favorable,
C'est qu'au gré de leurs voeux, une nuit secourable
Arrêta notre armée, & sçut à leur valeur
D'une entiere défaite épargner la douleur.

Mais où vais-je chercher le sujet de leur joie ?
Cette tombe, ces pleurs où notre ame se noie,

* *Ils s'étoient presque tous enyvrés avant le combat.*

Et de tout notre camp les regrets douloureux
Contre notre Victoire ont decidé pour eux.
Nous perdons en toi seul plus que toute une armée.
O combien les troubloit ta seule renommée !
De combien de perils, qu'ils tenoient assurés,
Ton trepas aujourd'hui les a-t-il délivrés !
Eux-mêmes avoient vu jadis, pour leur défense,
Dans les champs de Hongrie éclater ta vaillance,
Dans ces champs, où ton bras, par mille explois
fameux,
Apprenoit à les vaincre, en combattant pour eux.
Dès lors, en t'admirant, ils craignoient ton courage.
Ils y virent dès lors l'infaillible présage
Des lauriers immortels, dont tu couvris ton front
Dans la Flandre, en Alsace, aux plaines du Piémont.
Sur-tout quel jour * fatal s'offrit à leurs pensées,
Ce jour, qui par ton bras vit leurs troupes forcées,
De morts & de mourans, dans leur fuite, combler
Le Tasson, dans son lit, incertain où couler.
Mais helas ! tu n'es plus, leur crainte est dissipée.
En quel temps, en quel lieu est ta trame coupée !
Quels soinsdignes de toi nous sont ici permis

* *Le combat de Santa Vittoria.*

Dans un camp si voisin de nos fiers ennemis,
Nous n'avons pû t'offrir, parmi le bruit des armes,
Que ce tombeau sans pompe arrosé de nos larmes;
Une Mere, une Epouse, ignorant leur malheur,
Ne peuvent par leurs soins signaler leur douleur.
Tu meurs loin de leurs yeux, & loin de ta Patrie.
Mais que dis-je? ô regrets indignes de ta vie!
Quels lieux pour un tombeau sont plus dignes de toi?
Hier encor l'Ennemi les tenoit sous sa loi;
Ils servoient de rempart à ses fieres cohortes.
La Victoire à ton Ombre en vient d'ouvrir les portes.
Ce Temple * tout rempli de Captifs gemissans,
Resonne autour de toi de leurs tristes accens.
Quelles voix, quelle pompe, au sein de ta Patrie,
Pouvoient mieux honorer ta memoire cherie?
C'est le sort d'un Heros de mourir loin des siens.
Combien de Princes Grecs sont morts aux champs Troiens?
Combien de Chefs Romains ont péri sous Carthage?
Combien de tes Ayeux, dont le noble courage
A sauvé leurs grands noms de l'oubli du trépas,
Ont-ils laissé la vie en ces mêmes climats?
Le Ciel, voulant marquer quelle ardeur indomptable

* *On y avoit mis tous les Prisonniers de Luzare.*